NUMÉRO 110 12 JUILLET 1952

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE
MICHEL
38 RUE DES MATHURINS Direction PARISYS TÉL ANJ · 55-02

CLAUDE GENIA
MAURICE TEYNAC
PAUL ŒTTLY
DANS

QUARANTE et QUATRE
Comédie en 3 Actes de
JEAN DAVRAY
Mise en Scène de
RAYMOND ROULEAU
Décors et Costumes de
LILA DE NOBILI
Décors construits par DELORME Robes exécutées par KARINSKA Peints par BERTIN

DANIEL CROUET
NICOLE LADMIRAL
JACQUES CIRON
BERNARD LAURY
CHRISTIAN FOURCADE
LES DANSEUSES ZOURA, AMIDA MADENA ILAMI
ANDRÉE TAINSY
ROBERT GAUTIER
GISÈLE MARTINI
CLAUDE JOSEPH
FRANÇOISE NEF
LA DANSEUSE ACROBATIQUE ROSE WANG
ET
pour les représentations de
JEANNE PROVOST
TOUS LES SOIRS à 21h (SAUF LE LUNDI) Matinées DIMANCHES et FÊTES à 15h

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Mme Marcelin. M. Marcelin. Alice.

Le Facteur. Mme Marcelin.

Le cow-boy. Alice. Rose. Maurice.

1 M. MARCELIN. — *Je ne peux pas admet que mon étude soit la risée de la ville pa qu'on aura vu ma famille au cirque.* (ACTE

2 LE FACTEUR. — *Quand nous étions jeun mon frère et moi, nous aussi nous rêvio d'assister à un bal costumé.* (ACTE II.)

3 *Sur un trapèze, un jeune homme. A côté lui, sur le haut du buffet Henri II, u jeune femme est assise. Ils sont tous de en maillot bleu pastel.* (ACTE II.)

4 M. MARCELIN. — *Moi, je reste! Je ve savoir ce que Georges pense, ce qu'il sait ce qu'il imagine.* (ACTE II.)

5 PHILÉAS FOGG. — *Pas le temps! Pas le tem Tu sais bien que c'est à une minute pr* (ACTE II.)

M. Marcelin. Mme Marcelin.

Alice. Rose. Phileas Fogg. Le petit Georges

QUARANTE ET QUATRE

Comédie en 3 actes
de JEAN DAVRAY

Cette pièce a été créée à Paris, au Théâtre MICHEL, le 13 Mars 1952, dans une mise en scène de RAYMOND ROULEAU et des décors et costumes de LILA DE NOBILI.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Jean DAVRAY.

Supplément au N° 352 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

M. Adrien Marcelin ..... *Paul ŒTTLY*

Le Directeur .....
Le Facteur .....
Le Docteur ..... } *Maurice TEYNAC*
Philéas Fogg .....
Le Ministre des Affaires Etrangères .....

Philippe ..... *Daniel CROUET*

Victor .....
Le Pierrot ..... } *Jacques CIRON*

Maurice ..... *Claude JOSEPH*

Georges ..... *Bernard LAURY*

Le Cow-boy ..... *Robert GAUTIER*

Alice ..... *Claude GENIA*

Thérèse Marcelin ..... *Jeanne PROVOST*

Nicole ..... *Nicole LADMIRAL*

Rose ..... *Andrée TAINSY*

Thérèse Marcelin jeune.....
Une Jeune Fille ..... } *Gisèle MARTINI*

Le petit Georges ..... *Christian FOURCADE*

La petite Nicole ..... *Françoise NEF*

Une Danseuse acrobatique ..... *Rose WANG*

Les deux Siamoises ..... *Zoura et Amina ILAMI*

Une petite Danseuse ..... *Madena ILAMI*

Le Prestidigitateur ..... *N...*

ACTE PREMIER

Devant le rideau, entre le Directeur, un vieil omme malin, plein de tics, à la voix cassée, ux gestes désordonnés. Il porte un pince-nez. a un peu la silhouette d'Offenbach.

LE DIRECTEUR. — Mesdames et messieurs, ne pense pas que vous soyez venu au théâe ce soir pour voir le Directeur. Mais j'ai cru 'il était de mon devoir de vous donner quelues explications sur les étrangetés de notre pectacle. Quand l'auteur de la comédie que ous aurons l'honneur de jouer devant vous, 'a apporté son manuscrit, tout de suite ma rprise a été grande, car la pièce commençait l'acte II. Oui, je cherchais en vain, il n'y vait pas de premier acte ! Je pensai à un oubli que l'auteur avait laissé une partie de son anuscrit dans un tiroir. Mais non, très candement, lui-même m'a confirmé le fait : sa médie commençait à l'acte II « pour cette ison, me dit-il, que le théâtre est action, qu'il ne peut y avoir d'action dans ma pièce vant le second acte ! »

C'est un fait connu, depuis qu'il y a des dicteurs de théâtres, les auteurs ne doutent rien... J'essayais de tous les arguments, et de lui-ci, entre autres, qui me paraissait décisif : ue les spectateurs ne pourraient pas compren- re qu'une pièce commence par l'acte II ! n conséquence un premier acte me paraissait ouhaitable...

Mais, pour l'auteur, tous mes arguments resient sans poids, et il persistait dans son rei. « Ma pièce, s'entêtait-il, commence à l'ac- II, parce qu'il ne peut pas y avoir de premier acte ! L'acte I conterait la vie de tous les urs ; il expliquerait, si vous préférez, le pas- de mes personnages. Or ce passé sans avenre ne présenterait aucun espoir de sujet, ni our un auteur dramatique, ni même pour un mancier ! » Et il ajoutait : « S'il y avait un sujet pour un premier acte, mon acte II n'aurait plus de sens ! »

Vous pensez bien que je n'étais pas à bout d'arguments ! Un directeur à bout d'arguments est un homme auquel il ne reste plus qu'à choisir la qualité de la corde... du fil... avec lequel il se pendra ! Je vis que j'avais devant moi un coupeur de cheveux en quatre, et je me mis à son diapason.

« Mon cher, lui dis-je, le manque de sujet lui-même, est un sujet ! Dire qu'il ne se passe rien, c'est tout de même dire quelque chose ! Il se peut même que par la suite, on voie là le meilleur moment de votre pièce ! »

Je remarquai, à un mouvement de surprise que mon homme était touché. Ces gens-là, sitôt que vous sortez du sens commun, commencent à vous comprendre ! Mais, naturellement, la vanité des auteurs ne permettait pas au mien de céder si aisément ! La vanité des auteurs ! C'est à ne pas croire ! Car enfin, en dehors de la pièce, qu'est-ce que l'auteur fait ? Rien. Parce qu'un homme a écrit trois actes plus ou moins — souvent moins — spirituels ou dramatiques, il a des jugements sur tout, sur la littérature, sur la peinture, sur la politique, et même sur le théâtre ! Mon auteur fit semblant de ne point comprendre. Mais je sentais bien qu'il avait compris. « Impossible ! hurlait-il. Impossible ! » Il marchait de long en large, il s'efforçait à la colère. « Vous monterez ma pièce telle qu'elle est, ou vous ne la monterez pas ! » Là-dessus, il reprit son manuscrit et il se dirigea vers la porte, attendant visiblement un mot de moi. Je restai muet. Sous le manuscrit qu'il emportait, quatorze autres manuscrits attendaient ! Plus ou moins bons ceux-là aussi. Mais enfin, de quoi vivrait-on, si l'on montait de bonnes pièces ! J'ai fait mes plus belles recettes avec des histoires de cocus ! Donc, je ne dis mot. Au moment où

l'auteur allait me quitter, comme il me voyait fort calme et même souriant, il se retourna brusquement, et me lança comme un défi : « Vous l'aurez, votre premier acte ! Mais vous en serez l'acteur principal. » — « Moi ? » — « Oui, vous. Et vous vous expliquerez devant le public ! »

Là-dessus, il sortit. Deux jours plus tard, je reçus l'acte I que voici.

Le rideau se lève. La scène représente la salle à manger Henri II d'une maison bourgeoise de province. Cinq personnes sont là. Un homme de cinquante ans, une femme de quarante-cinq ans, une autre femme de trente-deux ans, un petit garçon de dix ans, une petite fille de huit ans. Ils ne disent mot.

L'homme — il a une barbe et une redingote — lit un journal. La plus jeune des femmes porte un chapeau. Elle verse une potion dans un verre. L'autre femme fait de la tapisserie. Le petit garçon, les coudes sur une table et la tête dans les mains, lit fiévreusement un livre, la petite fille rêvasse, en traçant avec ses doigts de grands signes sur la table. Le petit garçon se met à bâiller et les uns après les autres tous les personnages bâillent. Il se dégage du tableau une parfaite monotonie.

Le rideau se referme.

LE DIRECTEUR. — Il faut en convenir : dans cet acte I, il ne se passait pas grand chose. L'auteur avait raison. C'était parfaitement injouable ! Comme vous l'avez vu, les personnages principaux, réunis dans une salle à manger, représentaient une famille, avant l'événement qui va la bouleverser et qui est le sujet de l'acte II. Ces personnages, durant une demi-heure, échangeaient un dialogue ne présentant, strictement, aucun intérêt, un dialogue terne, ennuyeux au possible, et qui d'ailleurs, évoque assez justement l'atmosphère de l'après-dîner, chez un notaire de province. Vous ne pouvez pas imaginer ce que cela donne ! J'ai essayé de faire jouer l'acte et les acteurs se sont endormis. Ce n'était pas bon signe... Si le théâtre doit les ennuyer... *(Il montre la scène.)*... et vous ennuyer... *(Il montre la salle.)*, autant rester chacun chez soi, ou aller chez des amis, ce qui d'ailleurs à mon avis est pire ! Vraiment, je ne pouvais pas vous demander de venir ici, ce soir, pour vous présenter une famille dont aucun des membres n'a à dire, ni ne veut dire quoi que ce soit aux autres !

Ces gens, tels que vous les avez vus, ont peut-être chacun leur secret, convenez qu'ils savent le garder ! Même à les entendre, il serait bien difficile de deviner de quel secret il s'agit. Je vais leur laisser la parole et vous jugerez.

Le rideau s'ouvre de nouveau.

LE PETIT GEORGES, *à sa mère.* — Maman, je peux la prendre, ma bicyclette ?

Mme MARCELIN. — Non, pas avant Noël.

LE PETIT GEORGES. — Oh ! Maman !

Mme MARCELIN. — Pas avant Noël ! Nous en reparlerons. Il est l'heure d'aller te coucher va !

LE PETIT GEORGES. — Pas encore, maman Nicole est une fille et elle est encore debout

NICOLE. — Dégoûtant !

Elle lui tire la langue.

M. MARCELIN, *tout en lisant son journal, sen tencieux.* — Georges, je crois que ta mère t' dit quelque chose ?

LE PETIT GEORGES, *à contre-cœur.* — Ou papa.

Il se lève, met son livre sous le bras, fai semblant d'embrasser chacun et pinc sa sœur en passant devant elle. Pendan la scène, aucun des personnages ne bou ge. Ils répondent par des baisers dan le vide aux baisers de Georges.

NICOLE. — Aïe !

ALICE, *c'est la sœur de Mme Marcelin.* — Qu'est-ce que tu lis, Georges ?

LE PETIT GEORGES. — « Le Tour du Mond en quatre-vingts jours ».

ALICE. — C'est beau, n'est-ce pas ?

LE PETIT GEORGES. — Oh ! oui, c'est beau *(Il va sortir.)* Bonsoir...

Il sort.

Mme MARCELIN. — Toi aussi, Nicole, va t coucher.

NICOLE. — Bien maman.

Elle se lève, même jeu pour les baiser que le petit Georges et elle se traîne jus qu'à la porte.

Mme MARCELIN. — N'oublie pas ta prière.

NICOLE. — Bien maman...

Elle sort.

LE DIRECTEUR, *s'adressant aux spectateurs* — Et voilà accompli l'un des rites quotidien les plus importants de la famille ! Maintenant c'est de nouveau le silence durant... j'avai compté, je crois, dix minutes ! Un silence d dix minutes vous donne très exactement, bie mieux que des phrases, une impression d'en nui profond. Mais, encore une fois, commen vous demander de souffrir une si longue scèn muette ! Sautons donc le silence et reprenon le dialogue.

Mme MARCELIN. — Rien de nouveau, Adrien

M. MARCELIN. — Non.

Mme MARCELIN. — Rien non plus à l'Etude

M. MARCELIN. — Vous savez que j'ai hor reur de parler de l'Etude.

ALICE. — Je lis que le cirque Trajar sera ic lundi. Irons-nous, Thérèse ?

M. MARCELIN, *en colère.* — Vous, au cirque Ma pauvre Alice ! Vous ne parlez pas souvent mais aux seules occasions, ce n'est que pou émettre des idées saugrenues ! Vous n'imagi nez pas que j'autoriserais ma femme et m belle-sœur à me ridiculiser aux yeux de tout

ville en les laissant se distraire au spectae d'un cirque ambulant !

ALICE. — C'est amusant, un cirque ambunt !

M. MARCELIN. — Vous parlez comme une enit ! Vous oubliez que vous n'avez plus de la etite fille que l'esprit.

Mme MARCELIN. — Il y a si peu de distracons...

M. MARCELIN. — Il n'est pas question de disraction, mais de dignité ! *(Il se lève et se rend le pied dans une chaise.)* Je ne peux as admettre que mon étude soit la risée de ville parce qu'on aura vu ma famille au irque ! Comprenez-le ou ne le comprenez pas, eu importe ! Imaginez-vous l'effet produit ir ma clientèle ?

Mme MARCELIN. — Croyez-vous vraiment ue...

M. MARCELIN. — Thérèse, j'ai dit !

Mme MARCELIN. — Bien, Adrien...

M. MARCELIN. — Quant à vous, Alice, dans otre situation, on se garde de prendre des itiatives. On n'essaye pas de ridiculiser une amille qui vous a recueillie, on a une tenue igne de la charité qui vous est faite... Depuis ix ans, je vous supporte, vous et ce chapeau ue vous ne voulez pas quitter, pour bien monrer que vous êtes une étrangère ici, j'en ai ssez !... Vous m'entendez, Alice ? Je m'adrese à vous.

ALICE. — Oui, Adrien...

Le Directeur à l'avant-scène imite neuf fois le coucou. M. Marcelin regarde sa montre.

M. MARCELIN. — Neuf heures, nous allons ous coucher.

Mme MARCELIN. — Je finis ces quelques mailes.

M. MARCELIN. — Dépêchez-vous... *(On frappe à la porte.)* Entrez !

Entre Rose, la cuisinière.

ROSE. — Madame est-elle d'accord pour une arte aux fraises, demain, à déjeuner ?

Mme MARCELIN. — Si vous voulez, Rose.

M. MARCELIN. — Pas de fraises !

Il s'assied. Le Directeur l'interrompt.

LE DIRECTEUR. — Stop ! *(Au public :)* Vous voyez où nous allons ! Ici s'ouvre une discussion sur les tartes aux fraises, qui, je l'ai chronométrée, elle aussi, dure exactement huit minutes. *(M. et Mme Marcelin et Rose discutent âprement. On voit leurs gestes, on n'entend pas ce qu'ils disent. C'est une scène mimée. Alice ne bouge pas. M. Marcelin fait comprendre que les fraises lui donnent de l'urticaire.)* Vous ne saurez jamais non plus combien peut être longue une discussion de huit minutes sur les tartes aux fraises ! Finalement et les dernières images de la scène sont assez drôles, Me Marcelin a une véritable crise de nefs, parce que lui, il est contre les fraises et il ne veut pas de tarte du tout ! Et il quitte la salle à manger, furieux.

M. Marcelin subitement fou furieux sort en faisant claquer la porte. Mme Marcelin fond en larmes. Alice n'a pas levé le nez du journal qu'elle a repris.

ROSE, *avec ironie à Mme Marcelin.* — On dirait que Monsieur n'est pas content.

Mme MARCELIN, *dans les larmes.* — Vous voyez, Rose, ce que cela donne ! Je vous ai dit maintes fois de ne jamais rien demander devant Monsieur.

ROSE. — Mais je ne pensais pas qu'il se mettrait dans un état pareil cet homme ! Quel caractère !

Mme MARCELIN. — Rose !

ROSE. — Quoi, Rose ? C'est moi qui lui raconterais quelque chose à celui-là, s'il était mon mari ! Fallait voir comment cela se passait avec Emile ! Un jour, on se connaissait depuis une heure...

Mme MARCELIN. — Assez, Rose ! Assez ! Allez-vous-en ! Et la prochaine fois, taisez-vous !

ROSE, *vexée.* — Comme d'habitude ! Alors, pour cette tarte ?

Mme MARCELIN. — Nous verrons demain, Rose. Allez-vous-en !

ROSE. — Oh ! Bien...

Elle sort. Mme Marcelin essuie ses larmes.

ALICE, *pliant son journal.* — Pourquoi pleures-tu ?

Mme MARCELIN. — Je ne sais pas.

ALICE. — Je pense bien que tu ne le sais pas ! Je ne vois pas en quoi la dispute de ce soir diffère de celle d'hier sur les navets trop sucrés, ni de celle de demain dont le sujet est encore à trouver ! Quelle monotonie dans la rage perpétuelle... Et tu restes là, sans dire un mot et tu acceptes toutes ces mauvaises humeurs !

Mme MARCELIN. — Je le sais, Alice, la vie avec Adrien est insupportable. Il est trop parfait. Il a un tel sens du devoir. Adrien, c'est la vertu même !

ALICE. — Et tu le crois ! Si c'était vrai, je te répondrais qu'il vaut mieux se jeter par la fenêtre que de passer sa vie avec un saint. Mais ce n'est pas vrai, Thérèse, et tu le sais. Depuis des années, tu cherches à donner des armes à ta faiblesse.

Mme MARCELIN, *avec lassitude.* — Oh ! Alice...

ALICE. — A ta faiblesse ! Je ne te blâme pas, je te plains. C'était beau d'épouser par esprit de sacrifice, pour faire plaisir à maman, un homme que tu n'aimais pas. Mais il ne fallait pas te laisser traiter en petite fille toujours fautive.

Mme MARCELIN. — Que pouvais-je faire ?

ALICE. — Ta valise et celle de tes enfants. La mienne est prête. Depuis dix ans je n'ai pas déballé mes affaires. Juste mes deux robes pour qu'elles ne se chiffonnent pas. J'attends ton signal. Quant à mon seul chapeau, j'ai peur dans ma hâte de l'oublier, aussi ne l'ai-je jamais quitté.

Mme Marcelin. — Tu sais bien qu'il est trop tard, maintenant. Tu peux enlever ton chapeau.

Alice. — Je le garde pour protester contre ta lâcheté, et pour que tu saches qu'à chaque instant, sur un signe de toi, je serai prête à te suivre. Ah, si tu avais épousé Victor...

Le Directeur. — Stop. *(Au public :)* Ici, se place l'histoire de Victor et de Mme Marcelin quand elle s'appelait encore Thérèse Delcour. Cette histoire est intéressante, mais nous en reparlerons. *(Le rideau se referme.)* Mesdames, messieurs, vous venez de voir, en raccourci, le premier acte. La pièce finira plus tôt pour vous avoir épargné de longues minutes d'ennui. Je pense que vous ne m'en voudrez pas ! Trop souvent, on impose aux spectateurs des dialogues sur l'amour qui n'en finissent pas, ou des scènes que l'auteur allonge, allonge... comme une cuisinière sa sauce, dans l'unique but de remplir le temps ! Grâce à moi, vous gagnerez une demi-heure de sommeil. Je suis sûr que vous m'en serez reconnaissants.

Vous allez donc assister à l'acte II qui es en vérité, l'acte I de la pièce. Cet acte II s passe dix ans plus tard. D'après l'auteur, e dix ans, un seul événement a bouleversé la vi des Marcelin, auquel aucun des membres d la famille n'a jamais fait allusion. Et dans l maison, tout aurait continué comme par l passé, le silence et l'ennui n'auraient été pe cés que par l'appel du coucou, si...

Si, aujourd'hui même, un accident, en quel que sorte un phénomène, et d'une certaine ma nière, un aérolithe... *(Il rit et ne termine pa sa phrase.)* Mais je vous laisse. Ce n'es qu'une façon de parler, car au couran de la pièce vous allez me revoir. Autrefoi j'étais acteur — jeune premier — mais comm toujours les acteurs de talent restent sur l pavé... pour jouer la comédie, j'en ai donc ét réduit à acheter un théâtre. Dans mes person nages, vous ne me reconnaîtrez certainemen pas. Peut-être un mouvement de temps à autr me trahit-il, mais je n'ai aucun tic à ma connaissance... *(Ici, il a un geste qu'il a fait dix fois déjà.)* Enfin, vous verrez bien. Allons-y maintenant !...

RIDEAU

ACTE II

De nos jours. Dix ans plus tard. Georges a ans. Au lever du rideau, la scène représente façade de la maison des Marcelin. Mme Marlin se promène de long en large dans un état grande fébrilité. De temps à autre, elle ouvre porte de la maison et la referme en pousnt des exclamations.

Mme MARCELIN. — Oh ! Oh ! C'est incroyae ! C'est impossible ! Mais qu'est-ce qu'il ıt faire ? *(Soudain, avec la musique, un errot sort de la maison, en se tordant de re. Mais il ne profère aucun son. Mme Marlin le suit, folle d'inquiétude).* Monsieur ! onsieur, que faites-vous chez moi ? Répon-z-moi, je vous en prie, répondez-moi ! Monıur ! *(Le Pierrot disparaît. A ce moment illit de la maison une jeune danseuse, elle eure, comme une poupée mécanique, fait usieurs tours sur elle-même et sort.)* C'est froyable. Que vais-je dire à Adrien ?

Entre le facteur.

LE FACTEUR. — Bonsoir, madame Marcelin. ien pour vous cet après-midi.

Mme Marcelin est gênée, mais veut rester calme et se montrer aimable.

Mme MARCELIN. — Je vous remercie, facteur. es nouvelles, vous savez...

LE FACTEUR. — Vous avez bien raison ! J'ai ne vieille expérience. Ce qui distingue les auvaises nouvelles des bonnes, c'est qu'elles ont toujours vraies ! *(Il lui tend un journal.)* oilà ! « L'Echo ». *(A ce moment, la porte e la maison s'ouvre et le Pierrot apparaît de ouveau. Sur un petit air gai, il passe en danınt avec grâce.)* Tiens, vos enfants donnent ne sauterie costumée ?

Mme MARCELIN. — Non, c'est-à-dire, oui.

LE FACTEUR. — Prenez garde ! Ce n'est pas ns danger !

Mme MARCELIN. — Vous m'effrayez, facteur ! ne petite sauterie, n'est-ce pas bien innocent ?

LE FACTEUR. — On dit cela. Et puis voyez ! uand nous étions jeunes, mon frère et moi, ous aussi nous rêvions d'assister à un bal ostumé. Nous déguiser, pensez donc ! Et nous oici en uniformes depuis quarante ans !

Mme MARCELIN. — Votre frère est facteur, lui ussi ?

LE FACTEUR. — Non, il a hésité. Il est coonel, maintenant... Enfin, c'est la vie ! Bonsoir, adame Marcelin !

Il sort en imitant le Pierrot et il fait un clin d'œil au public qui, à ses tics, a déjà reconnu le Directeur. Mme Marcelin ouvre de nouveau la porte de la maison et jette un regard à l'intérieur. Elle pousse un cri et referme la porte précipitamment.

Mme MARCELIN. — Oh ! Alice et cet homme ! Qu'est-ce que je vais dire à Adrien ! Qu'est-ce que je vais lui dire ?

On entend des cloches lointaines, au moment où entre Adrien Marcelin. Tenue sévère de notaire de province.

M. MARCELIN. — Thérèse ! Dans la rue, sans manteau, sans chapeau !

Mme MARCELIN. — J'ai abandonné la place, je ne pouvais plus rester à la maison. Si vous saviez !

M. MARCELIN. — Mais qu'avez-vous ? Sommes-nous envahis par les sauterelles ?

Mme MARCELIN. — Des sauterelles cela s'est vu déjà, mais cela, vous ne l'avez jamais vu !

M. MARCELIN. — Allons, Thérèse, allons, toujours vos exagérations !

Mme MARCELIN. — Adrien, je me demande si je ne deviens pas folle.

M. MARCELIN. — Mais pourquoi ?

Mme MARCELIN. — Comment voulez-vous que je sache ?

M. MARCELIN. — Enfin, qu'y a-t-il ? Une inondation ? Une fuite de gaz ? Le feu ?

Mme MARCELIN. — Il y a foule !

M. MARCELIN. — Foule ? Où donc ?

Mme MARCELIN. — A la maison, Adrien, un vrai bal de Carnaval.

M. MARCELIN. — A la maison !

Il va vers la maison.

Mme MARCELIN. — Non, ne rentrez pas !

M. MARCELIN. — Je ne dois pas rentrer chez moi ? *(Musique. Sortent de la maison en dansant, deux jeunes filles. Ce sont des sœurs siamoises. Elles sont unies par le dos. Au cours de l'acte, elles reparaîtront plusieurs fois. Elles dansent en se détachant, mais, comme aimantées, elles restent toujours unies par une partie du corps, ne serait-ce que par le bout des doigts.)* Qu'est-ce que c'est que cela ?

Mme MARCELIN. — Mais des sœurs siamoises ! Il y en a d'autres !

M. MARCELIN. — Des siamoises chez moi !

Enfin ce sont des déguisements ! Les enfants ont réuni des amis !

Mme MARCELIN. — Vous parlez comme le facteur. Vous savez bien que Georges est couché et qu'il a une forte fièvre !

M. MARCELIN, *autoritaire.* — Thérèse, d'où sortent ces siamoises ?

Mme MARCELIN. — De chez nous, Adrien ! Apparemment de chez nous !

M. MARCELIN. — Je veux en avoir le cœur net !

Il va entrer dans la maison.

Mme MARCELIN. — Non, non, Adrien, ne rentrez pas ! La maison est pleine de gens qui vont, qui viennent et qui disparaissent !

M. MARCELIN. — Thérèse, vous me cachez quelque chose ! D'où viennent ces gens ?

Mme MARCELIN, *inquiétante.* — Comment pourrais-je le savoir ? Tout est incompréhensible depuis cet après-midi, tout est insensé !

M. MARCELIN, *sceptique.* — Thérèse, vous êtes fatiguée.

Il lui prend le pouls.

Mme MARCELIN. — Avez-vous vu ces siamoises ?

M. MARCELIN. — Oui.

Mme MARCELIN. — Alors ? D'où venaient-elles ?

Il lâche la main de Mme Marcelin.

M. MARCELIN. — Je ne sais pas, mais je vais le savoir !

Il va vers la porte.

Mme MARCELIN. — Non, Adrien ! Vous allez voir Alice !

M. MARCELIN. — Votre sœur Alice est ici ?

Mme MARCELIN. — Oui, ma sœur Alice et Maurice. Et ils tiennent des propos !... Vous vous mettrez en colère... Ne rentrez pas ! Et puis... Il y a quelqu'un d'autre encore. Non, je ne peux pas...

M. MARCELIN, *terrible.* — Je pense que vous ne m'étonnerez plus que difficilement !

Mme MARCELIN. — J'ai aperçu Victor...

M. MARCELIN. — Victor ? Vous perdez la tête ! Je croyais cet individu à Madagascar depuis vingt ans !

Mme MARCELIN. — Je le croyais aussi...

M. MARCELIN. — Ah ! Vous mentez, Thérèse, ou vous n'êtes pas bien ! Victor n'était pas à Madagascar et vous le saviez. Vous rendez-vous compte de l'aveu que vous venez de me faire ? Cet homme, chez moi !

Mme MARCELIN. — Mais je vous le jure, Adrien, je l'ignorais ! D'ailleurs Victor a toujours l'air d'avoir 20 ans !

M. MARCELIN. — Bien sûr ! Il n'a pas vieilli, lui ! Mais moi, j'ai vieilli. L'homme que vous épousez vieillit toujours. C'est *l'autre* qui ne vieillit pas !

Mme MARCELIN. — Je ne vous ai pas dit que vous aviez vieilli ! Je n'y suis pour rien ! Alice et Maurice sont, eux aussi, tout jeunes. C'est émouvant même, de les voir si jeunes.

M MARCELIN. — Et vous me dites toutes choses bien en face, comme si elles étai naturelles.

Mme MARCELIN. — Naturelles ? Qu'est-ce cela veut dire ? Elles existent, c'est un fait, vous le répète, dans la maison, Alice, Maur et Victor, et d'autres gens encore, vont, vi nent, apparaissent et disparaissent. Vous, v avez bien vu les siamoises ?

M. MARCELIN. — Je ne sais plus ! Je ne ve pas me laisser entraîner !

Mme MARCELIN. — Mais enfin, ces jeu filles, vous les avez bien vues ?

M. MARCELIN. — Je vous dis que je ne s plus ! Où est Nicole ? Elle ignore tout, j père ?

Mme MARCELIN. — Elle passe l'après-mi chez les Tussot.

M. MARCELIN. — Et Yolande ?

Mme MARCELIN. — Remercions le ciel ; c son jour de congé !

M. MARCELIN. — Donc, vous seule êtes courant ?

Mme MARCELIN. — Moi seule... oui... et facteur.

M. MARCELIN. — Le facteur ? Comme cela ?

Mme MARCELIN. — Un Pierrot est sorti quar il passait. Il a cru, comme vous, que les e fants donnaient une sauterie.

M. MARCELIN. — Et qui était ce Pierrot ?

Mme MARCELIN. — J'ai cru reconnaître petit Demange.

M. MARCELIN. — Un Saint-Cyrien !

Mme MARCELIN. — Je vous dis qu'il était i en Pierrot.

M. MARCELIN. — Et je vous dis, moi, qu' est à Saint-Cyr ! Je le tiens de son père. Alor il va rentrer à Saint-Cyr en Pierrot ? Vo voyez la tête de son capitaine !

Mme MARCELIN. — Oh ! Il va disparaître.

M. MARCELIN. — Comment ? Disparaître Où ?

Mme MARCELIN. — Je ne sais pas, moi... Ce gens-là, cela doit disparaître comme cela vien Au grand air, cela doit s'évaporer !

M. MARCELIN, *il se prend la tête dans le mains.* — Une pareille histoire chez moi Si les gens en ville avaient vent d'un tel dé sordre, vous rendez-vous compte de l'effet qu cela produirait ? Dans la maison d'un nota re ! C'est un coup à ruiner l'Etude !

Mme MARCELIN. — N'exagérons pas ! C'es une histoire qui, certainement, est arrivée d'autres gens déjà !

M. MARCELIN. — Enfin, Thérèse, dans un famille comme la nôtre ! Si honorablemen connue !

Musique. A ce moment, sortent de la ma son une jeune fille et un jeune homme en tenue de tennis style 1925. Les mai lots sont bordés de diamantine ainsi qu la raquette du jeune homme. La jeun fille tient un bouquet de fleurs. C'es une carte postale d'anniversaire.

LE JEUNE HOMME. — Thérèse...
LA JEUNE FILLE. — Oui, Victor...
M. MARCELIN. — C'est vous Thérèse, avec t énergumène !
Mme MARCELIN. — Oui, c'est Victor et moi, 20 ans... Je les avais vus tout à l'heure...
LE JEUNE HOMME. — Il y a deux façons de anger les asperges, Thérèse.
LA JEUNE FILLE. — Oui, Victor, chaudes ou oides.
LE JEUNE HOMME. — Non, avec les mains avec une fourchette.
LA JEUNE FILLE. — Oui, Victor.
LE JEUNE HOMME. — Mais il n'y a qu'une çon d'aimer...
M. MARCELIN. — Quelle richesse de vocabuire, ma pauvre amie !
LA JEUNE FILLE. — Oui, Victor.
LE JEUNE HOMME. — ...Et c'est de cette maère que je vous aime. Elle est sans fantaisie. n'y a jamais de fantaisie dans un amour vétable. Ce sont toujours les petites fleurs, les rs luisants, les oiseaux et la lune qui servent e toiles de fond. Ainsi Thérèse, souvenez-ous de Roméo...

Ils sortent.

M. MARCELIN. — Où vont-ils ? Vous rendez-ous compte du scandale si on vous rencontrait en ville !
Mme MARCELIN. — Personne ne nous reconnaîtrait. D'ailleurs, en ce moment, Victor et oi, nous nous trouvons certainement de nouveau dans la maison.
M. MARCELIN. — Et je dois entendre cela ! t vous avez failli épouser cet idiot !
Mme MARCELIN. — Ce n'était pas un idiot ! 'était un poète !
M. MARCELIN. — Qu'est-ce qu'un poète ? Un nbécile prétentieux.
Mme MARCELIN. — Il parlait en vers de dix ieds...
M. MARCELIN. — Quand on n'a rien à dire, n'y a pas d'autre moyen de se faire entenre. Thérèse, il faut retrouver le sens comun ! Il faut que tout cela finisse. Je n'admets as que l'on se moque de moi ! Entrons, et urtout gardons notre sang-froid ! *(Il est très gité.)* Du calme ! Du calme ! *(Ils entrent ans la maison. Le rideau se ferme pour quelues secondes, le temps du changement de écor. Musique. Les sœurs siamoises passent en ansant. Le rideau s'ouvre sur la salle à maner que l'on a vue au 1er acte. Dans la glace u-dessus de la cheminée, apparaît, contorionnée, une femme serpent en maillot jaune. ur un trapèze, un jeune homme. A côté de ui, sur le haut du buffet Henri II, une jeune emme est assise. Ils sont tous deux en maillots bleu pastel. Il s'agit d'Alice, sœur de Mme Marcelin et de Maurice, un jeune acrobate qui ppartenait à un cirque ambulant. Alice a oujours son chapeau et un sac à main. Dans n coin, un cow-boy ligoté et baillonné. Dans n autre coin, une femme fait des gestes comme si elle essuyait une vaisselle imaginaire. C'est Rose, l'ancienne cuisinière de la famille.)* Oh ! la ! la ! Une femme serpent ! Alice ! Maurice ! Je vous ai toujours dit que votre sœur n'était pas complètement folle et qu'il y avait quelque chose entre elle et ce forain ! Et Rose ! Elle est morte il y a cinq ans ! *(Il voit le cow-boy baillonné.)* Et celui-là, qui est-ce ?

Mme MARCELIN. — Je ne sais pas. Il n'était pas là tout à l'heure. Et d'autres sont partis. Il me semble qu'il y avait plus de monde !

M. MARCELIN. — Eh bien, moi, cela me suffit !... Votre sœur n'a pas l'air particulièrement émue de nous voir... *(A Alice :)* Descendez de là, vous entendez ! Descendez !

Mme MARCELIN. — Vous savez bien, Adrien, que ma sœur Alice n'est malheureusement pas ici, et que tous ces gens n'existent pas. Vous les voyez, mais ils ne vous voient pas.

M. MARCELIN. — Ah ! oui... Il faut un certain temps pour se faire à cette idée... Vous, tout à l'heure si énervée, vous paraissez bien calme tout à coup !

Mme MARCELIN. — Ils sont sages ! Ils ne parlent plus. Et puis, les premiers moments passés, on s'y habitue.

M. MARCELIN. — Moi, je ne m'y habituerai jamais ! Je trouve votre résignation extraordinaire ! Vous entrez chez vous, vous voyez une femme serpent dans un miroir, votre sœur perchée sur le buffet, un acrobate sur un trapèze au milieu de votre salle à manger, et vous vous résignez ! Et par dessus le marché, ils n'existent pas ! Et moi, je me prête à ces dérèglements ! *(Sortent de la chambre de Georges, les deux siamoises. Elles passent et disparaissent.)* Encore elles !

Mme MARCELIN, *elle ne les regarde même pas.* — J'en suis sûre, maintenant, c'est bien la même chose, Adrien.

M. MARCELIN. — Qu'est-ce qui est la même chose ?

Mme MARCELIN. — L'an dernier, quand Mme Lathuille-Letellier a eu la typhoïde, vous souvenez-vous, je suis allée chez elle prendre de ses nouvelles ? Et savez-vous ce que j'ai vu ?

M. MARCELIN. — Non !

Mme MARCELIN. — Rien !

M. MARCELIN. — Je ne vois pas le rapport !

Mme MARCELIN. — Cette absence de tout être vivant laissait une impression étrange. J'ai passé ma carte au domestique qui paraissait gêné. Mais le vide de la maison m'avait surpris. Ce n'était pas un vide naturel.

M. MARCELIN. — Ah ?

Mme MARCELIN. — C'était un vide comme celui-ci, un vide plein de monde !

M. MARCELIN. — Oui... Je renonce à vous suivre !

Mme MARCELIN. — Tous ces gens qui peuplent la maison s'évadent peut-être du délire de Georges ?

M. MARCELIN. — Et nous les voyons !

Mme MARCELIN. — Oui, Adrien, nous les voyons.

M. MARCELIN. — Non, Thérèse, nous ne pouvons pas les voir. Nous ne devons pas les voir ! Je ne me laisserai pas entraîner !

Mme MARCELIN, *elle pleure.* — Que voulez-vous donc que j'y fasse ?

M. MARCELIN. — Si ce que vous dites est vrai, mieux jouer votre rôle de mère de famille.

Mme MARCELIN. — En quoi suis-je responsable, Adrien ?

M. MARCELIN, *sévère.* — Thérèse, si votre fils ne sortait pas nu-tête en plein hiver, ce sont là des choses qui n'arriveraient pas chez vous ! *(Musique. Le Pierrot apparaît en dansant et sort.)* Quelle tenue ! Je crois, en effet, avoir reconnu le petit Demange. Voilà à quoi songent les jeunes gens !

Mme MARCELIN. — Soyez indulgent ! Ne nous sommes-nous pas connus à un bal costumé ?

M. MARCELIN. — Oui, ma chère, mais, moi, j'étais en Doge !

Mme MARCELIN, *attendrie.* — Et moi en Arlequine !

M. MARCELIN. — Ce qui vous dépeignait fort bien. Puisque vous ne pouviez pas vous décider pour Victor ou pour moi !

Mme MARCELIN. — Il était en dandy... Et pourtant je n'ai jamais hésité, Adrien !

M. MARCELIN. — Je l'espère ! On ne se marie pas pour se distraire ! On ne salit pas dans une sentimentalité dégoûtante, une institution sacrée ! *(Alice et Maurice éclatent de rire. Mme Marcelin est effrayée.)* Je n'ai rien dit qui soit drôle !

Mme MARCELIN. — S'ils parlent, cela va être terrible. Venez Adrien, ne restons pas ici. Je vais voir Georges.

M. MARCELIN. — Moi, je reste ! Je veux savoir ce que Georges pense, ce qu'il sait ou ce qu'il imagine. *(Mme Marcelin sort seule, M. Marcelin désigne Alice et Maurice.)* Que pourraient-ils révéler de si terrible, ces gens qui n'existent pas ?

MAURICE. — La vérité... Il n'y a qu'une vérité, Alice : je t'aime !

ALICE. — Je t'aime, Maurice.

MAURICE. — Donne-moi ta main.

Elle lui donne sa main.

M. MARCELIN. — C'est fort intéressant. Ils roucoulent ! Quand je pense que cette femme n'a jamais été capable de monter à sa chambre sans rater au moins une marche de l'escalier ! Et voyez, elle fait la perruche ! Voilà ce que l'amour peut obtenir d'une vieille fille raidie par l'artério-sclérose !

ALICE. — Je te suivrai partout, Maurice.

MAURICE. — Ta famille s'y opposera.

ALICE. — Que peut faire ma famille contre notre amour ?

MAURICE. — Me Marcelin...

ALICE, *elle rit.* — Quand j'entends ce nom, je pense toujours à maître Corbeau !

Mme Marcelin sort de la chambre de son fils.

Mme MARCELIN. — Il est calme, mais il a front brûlant.

M. MARCELIN, *à sa femme.* — J'imagi bien !... Il faut les entendre... Elle avait l'esprit, votre sœur ! Je m'en étais jama aperçu ! Pendant dix ans, je n'ai pas enten sa voix ! Mais elle m'appelait maître... Co beau !

Mme MARCELIN. — Ne lui en voulez pas Quand elle desserrait les dents, vous lui siez : « Taisez-vous, Alice ! »...

MAURICE. — Ce Me Corbeau me fait peur Ses ailes noires assombrissent notre amou Elles lui portent ombrage.

ALICE. — Nous n'avons rien à craindr Maurice, de ce sot prétentieux !

M. MARCELIN. — Vous l'entendez !

ALICE. — Depuis dix ans ma sœur tremb quand il introduit la clef dans la serrure la porte d'entrée. Je quitterai cet enfer sa remords. Avec toi, ou sans toi, je partirai.

M. MARCELIN. — Et elle sort du couvent d Oiseaux ! Vous prétendiez que c'était lui q avait fait toutes les avances ! Ma chère, vou avez devant vous la vérité ! Les vieilles fill sont toutes des catins, par l'imaginatio Quand cette imagination s'exerce sur le ré voyez ce que cela donne !

MAURICE. — Si nous partons, ils nous fero rechercher. Ton beau-frère connaît le préfe

ALICE. — Tout se passera avec facilité Dans deux jours le cirque aura quitté la vill Et moi, j'aurai quitté maître Corbeau.

M. MARCELIN. — C'est insensé ! Maître Co beau !

Il marche de long en large en agitant l bras.

Mme MARCELIN. — Ne battez pas des ailes *(M. Marcelin la regarde, stupéfait.)* Oh ! Pa don !

ALICE. — Et puis, j'en suis bien sûre, mo beau-frère ne tentera rien pour me retenir. J sais trop de choses.

MAURICE. — Quelles choses ?

ALICE. — Je ne les révèlerai que si cela e absolument nécessaire. Je ne voudrais pas fa re de peine à cette pauvre Thérèse.

Mme MARCELIN. — Que dit-elle ?

M. MARCELIN, *gêné.* — Mais rien.

Mme MARCELIN. — A quoi fait-elle allusion

M. MARCELIN. — Aux mensonges qu'elle v dire... *(Musique de cirque.)* Voilà George maintenant, tel qu'il était il y a dix ans !

Entre le petit Georges à bicyclette. Il tou ne autour de la table. A ce moment, d buffet Henri II, jaillit Phileas Fogg.

PHILÉAS FOGG. — Où suis-je ? Pondichéry Chandernagor ? Les Indes ? La Chine ? J suis en Chine !

LE PETIT GEORGES. — Oh ! Monsieur Philé Fogg ! C'est gentil d'être venu me voir. Vou venez faire un tour avec moi ?

PHILÉAS FOGG. — Mais je n'ai pas le temp de m'amuser, mon petit ! Je suis en Chine,

i pas une minute à perdre. Il ne me reste e quelques jours pour gagner mon pari !

LE PETIT GEORGES. — Jouez un peu avec oi !

PHILÉAS FOGG. — Mais non ! Mais non ! Tu s bien que c'est une question de minutes !

LE PETIT GEORGES. — Oh ! 81 jours, ce n'est s mal non plus !

PHILÉAS FOGG. — Voyons ! Il faudrait le re du livre ! Cela n'aurait plus de sens !... dois m'en aller, je suis en retard !

LE PETIT GEORGES. — Alors venez avec moi bicyclette, monsieur Philéas Fogg ! Nous ons vite ! J'ai exprès demandé une bicyclet- pour Noël. Je voulais vous suivre !

PHILÉAS FOGG. — Excellente idée, petit ! xcellente idée ! Très intéressant ! Cela me ndra service.

Il lui arrache la bicyclette.

LE PETIT GEORGES. — Ah ! Non.

PHILÉAS FOGG. — Tiens, assieds-toi sur le idon.

LE PETIT GEORGES. — On part ?

PHILÉAS FOGG. — On part !

Philéas Fogg enfourche la bicyclette.

LE PETIT GEORGES. — Il faut que je dise lieu à maman !

PHILÉAS FOGG. — Pas le temps ! Pas le mps ! Tu sais bien que c'est à une minute rès !

Ils sortent à bicyclette, tandis que la sirène d'un bateau se fait entendre.

M. MARCELIN, *accablé.* — Elevez des enants ! Quelle ingratitude ! Ils suivent le premier venu.

Mme MARCELIN. — Partir avec Philéas Fogg ! e ne connais pas un enfant qui ne quitrait pas sa famille pour suivre un héros de ules Verne !

ALICE, *à Maurice.* — Je t'attendais depuis es années !...

M. MARCELIN, *à sa femme.* — Voilà qu'ils commencent !

ALICE. — Depuis des années, inconsciemment, j'allais au cirque ambulant, avec au œur comme une joie naïve, une joie que l'on e connaît que dans l'attente. J'étais dans attente de ta venue, dans l'attente de celui qui e délivrerait de la vie au foyer de ce que l'on omme un notaire de province.

MAURICE. — Mon amour !

ALICE. — Le cirque ambulant, c'était la liberté. Tu m'as apporté la liberté, Maurice. Je e voulais plus être la vieille fille pauvre que on accueille, non par charité, mais pour se aire une renommée de bonté. Me Marcelin ait si bon ! Il avait admis à sa table, sa belleœur ! Peut-on mettre en doute l'intégrité d'un omme au cœur si généreux ? Cela permettait ans les questions d'héritages des petits traics insoupçonnables.

M. MARCELIN. — C'est indigne !

MAURICE. — Quels petits trafics ?

ALICE. — Tu es trop pur mon chéri pour comprendre ! Un acrobate doit avoir le cœur pur. Une mauvaise action lui donne dans le geste une certaine raideur, et au premier exercice il tombe. Je ne te dirai rien, chéri, je veux que tu gardes toute ta souplesse.

MAURICE, *il l'embrasse.* — Tu es adorable !

ALICE. — Imagines-tu maître Corbeau, sur ce trapèze ? Toutes ses mauvaises actions l'alourdiraient d'un poids tel qu'il irait vite s'écraser à terre !

M. MARCELIN. — Qu'elle se taise, Thérèse ! Comment pouvez-vous admettre que cette femme me traite ainsi !

Mme MARCELIN. — Alice n'y est pour rien. C'est Georges qui a imaginé ces choses.

M. MARCELIN. — M'accuser moi de petits trafics ! Et mon propre fils ! Je lui parlerai. L'hypocrite ! Il se promène autour de moi silencieux, et voilà ce qu'il pense de son père.

MAURICE. — Tu as été bien malheureuse !

ALICE. — Cet homme, depuis sa naissance, est en colère. *(Elle imite M. Marcelin :)* « Thérèse, votre sœur est encore en retard ! » *(Elle imite la voix de Mme Marcelin :)* « Mais, Adrien, il est midi juste ! » *(Elle imite la voix de M. Marcelin :)* « Elle doit être présente avant midi. Je crois qu'il est indécent que j'attende pour me mettre à table une femme que nous avons recueillie par charité ! » *(Elle imite la voix de Mme Marcelin :)* « Oui, Adrien, je lui en ferai la remarque. Excusez-la. »

M. MARCELIN, *à Alice.* — Taisez-vous, je vous l'ordonne !

Mme MARCELIN. — Votre tension, Adrien !

M. MARCELIN. — La catin !

Entre le petit Georges. Il va vers Rose qui fait tous les gestes d'une cuisinière préparant une sauce.

LE PETIT GEORGES. — Tu sais, Rose, je sais.

ROSE. — Qu'est-ce que tu dis ?

LE PETIT GEORGES. — Je dis que je sais qui était à la cuisine hier au soir.

ROSE. — Il n'y avait personne à la cuisine hier au soir !

LE PETIT GEORGES. — Ah ? Je croyais avoir vu un monsieur soldat !

ROSE, *gênée.* — Eh bien, tu as mal vu !

LE PETIT GEORGES. — Ah ! Je croyais... Tu sais que je ne dirai rien si tu proposes à maman une tarte aux fraises pour le déjeuner, demain.

ROSE. — Du chantage !

LE PETIT GEORGES, *menaçant.* — Tu la feras la tarte aux fraises, dis ?

ROSE. — Je la ferai parce que je suis une vieille imbécile qui fait toujours tout ce que tu désires !

Elle le prend dans ses bras.

LE PETIT GEORGES. — Tu n'oublieras pas la confiture dessus ?

ROSE. — Mais non !

Ils sortent.

M. MARCELIN. — Cette fille recevait un militaire sous mon toit !

Mme MARCELIN. — Elle a fini par l'épouser, son soldat.

M. MARCELIN. — Fini ! Fini ! Vous êtes satisfaite à bon compte ! Elle aurait dû commencer par là.

Entre un prestidigitateur. Il porte l'habit. Il fait un rapide tour de cartes.

Mme MARCELIN. — Bravo !

Elle applaudit.

M. MARCELIN. — J'ai horreur de ces gens-là ! Vous avouerez tout de même ! Voir cela chez soi.

Le prestidigitateur sort.

MAURICE, *à Alice.* — Tu disais que tu ne voulais pas faire de peine à ta sœur. Le Corbeau tromperait-il sa femme ?

ALICE. — Ne parlons pas de cela, chéri. Je te raconterai tout plus tard.

Maurice descend du trapèze et il aide Alice à glisser du haut du buffet jusqu'à terre.

MAURICE. — Viens, chérie.

M. MARCELIN. — Mais si, parlez-en ! C'est pire que tout ! J'exige que vous vous expliquiez ! Restez, vous entendez ! Restez !

ALICE, *à Maurice.* — Ne nous occupons que de notre bonheur... *(Ils s'assoient sur la table et s'embrassent.)* C'est tout de même plus agréable que sur un buffet !

MAURICE, *doucement.* — C'est une question d'habitude.

Mme MARCELIN. — Je voudrais savoir de quoi elle parlait.

M. MARCELIN. — Mais ce ne sont que des mensonges, Thérèse. Comment aurais-je pu vous tromper ? Un homme dans ma situation !

Mme MARCELIN. — Car votre situation seule vous retenait ?

Elle pleure.

M. MARCELIN. — Vous ne me comprenez pas !

Mme MARCELIN. — En tout cas, si vous me trompiez, votre constante mauvaise humeur était impardonnable. La fidélité rend l'humeur des époux acariâtres, mais infidèles ils sont généralement pleins d'attentions !

M. MARCELIN. — Vous dites que j'ai toujours été désagréable. N'est-ce pas la preuve de ma fidélité ?

ALICE, *elle se lève et entraîne Maurice.* — Viens, chéri. Il faut partir avant de donner l'éveil.

Ils sortent.

M. MARCELIN. — Vous voyez bien Thérèse, qu'Alice n'avait pas tout inventé. Elle s'est donnée à ce saltimbanque !

Mme MARCELIN. — Qu'en savez-vous ? Est-ce plus vraisemblable que ce qu'elle insinue sur vous ? C'est là sa version et celle qu'imagi Georges. Qui vous dit que c'est la vraie ?

Entre Nicole. Elle est jeune et charman

NICOLE. — Bonsoir.

Mme MARCELIN. — Oh ! Nicole !

M. MARCELIN. — Est-ce bien elle ?

Mme MARCELIN. — Enfin, Adrien !

M. MARCELIN. — Votre étonnement m'am se ! Comme si c'était naturel de voir Nico ici.

NICOLE, *piquée.* — Ce n'est pas naturel q je sois ici ?

M. MARCELIN. — Non, mademoiselle ! Méfi toi, je vais te poser quelques questio D'abord...

Mme MARCELIN. — Cette petite ne peut p vous comprendre !

M. MARCELIN. — Personne ne peut me co prendre, moi, un homme sensé ! Mais moi, dois comprendre les guignols qui sortent toutes parts, les belles-sœurs sur les buffets toutes ces fantasmagories !

NICOLE. — Mais père, je ne...

M. MARCELIN. — Tais-toi ! Je ne sais p quel tour tu me prépares, mais j'ai l'œil s toi !

Mme MARCELIN. — Je te croyais chez t amie.

NICOLE. — J'en reviens.

Mme MARCELIN. — Déjà !

NICOLE. — Vous vous plaignez le plus so vent de me voir rentrer tard ! Je rentre tôt, vous dites : « déjà » ! Je ne sais plus qu faire ! Voulez-vous que je reparte ?

M. MARCELIN. — Ecoutez-la ! En voilà u si elle avait une température un peu élevé je me demande ce qu'elle nous raconterait !

Mme MARCELIN, *à Nicole.* — Pas du tout ! suis heureuse de te voir si raisonnable.

NICOLE. — Vous avez l'air embarrassée.

M. MARCELIN. — Tu ignores peut-être q ton frère a une forte fièvre ?

NICOLE. — Une grippe, ce n'est pas terrible

M. MARCELIN, *insistant.* — Une très for grippe !

NICOLE. — Que dit le docteur ?

Mme MARCELIN. — Il va venir... En attendan Nicole, si dans la maison, tu vois des choses

NICOLE, *surprise.* — Quelles choses ?

Mme MARCELIN. — Des choses, des chos surprenantes... Enfin des choses bizarres...

NICOLE. — Bizarres !

Mme MARCELIN. — Enfin, bizarres, n'exag rons rien... Non... des choses qui pourraie t'étonner...

M. MARCELIN. — Je ne suis pas si sûr de so étonnement ! *(A ce moment, entre un jeu homme en costume du prince Hamlet. A M Marcelin :)* D'ailleurs, ne vous donnez pas ta de peine.

NICOLE. — Mais c'est Georges !

M. MARCELIN. — Georges dans cette tenue

NICOLE, *à ses parents.* — Eh bien, il n'e pas terriblement malade, Georges !

GEORGES, *il s'avance un livre à la main ; il t le tour de la scène en récitant son mono- ue et se retire.* — « Etre ou ne pas être, st la question. Est-il d'âme plus noble de oir les coups et les traits de l'outrageuse for- ne ou de prendre les armes contre un océan peines, et révolté, les finir... mourir... dor- r, pas plus. Et par dormir se dire que c'est fin de l'angoisse d'un cœur et des mille se- usses naturelles... »

Il est sorti.

M. MARCELIN. — Qu'est-ce que cela signifie, érèse ?

Mme MARCELIN. — Mais je ne sais pas, rien !

NICOLE. — Enfin, si Georges est venu vous citer le monologue de Hamlet, c'est que vous gnorez pas son désir de faire du théâtre !

M. MARCELIN. — Georges faire du théâtre ! où tiens-tu cela ?

NICOLE. — Mais père, il a dû vous en parler. ous voyez bien que ce n'était pas là sa tenue chaque jour !

M. MARCELIN. — Il n'aurait pas osé m'en rler !

NICOLE. — Alors pourquoi à l'instant...

Mme MARCELIN, *très calmement.* — Nicole, ce est pas Georges que tu as vu.

NICOLE. — Ce jeune homme, ce n'était pas eorges ? Mère, je n'ai pas rêvé !

Mme MARCELIN. — Non, ma petite, ce n'était s Georges ! Voilà... Georges a une forte fiè- e et les personnages de son délire hantent maison.

NICOLE. — Ah ! Mais pourtant à l'instant...

M. MARCELIN. — Ne pose pas des questions dicules ! Puisque l'on te dit qu'il ne s'agit s de Georges ! C'est clair, je crois ! Nous mmes en train d'apprendre tout ce que ton ère sait ou imagine sur la famille. Aussi, je prie de te retirer dans ta chambre.

NICOLE. — Ce que mon frère sait ou imagine t donc si grave ?

M. MARCELIN. — Ne raisonne pas. Sors ! *Nicole hausse les épaules et va sortir. Entre hilippe. C'est un ami de Georges, qu'il a nnu à l'Université.)* Qui est-ce encore ?

Mme MARCELIN. — Je n'ai jamais vu ce gar- on.

M. MARCELIN, *à Mme Marcelin.* — Ne bougez as ! Son petit air innocent ne me dit rien ui vaille.

PHILIPPE, *timide.* — Bonsoir.

M. MARCELIN. — Et il s'adresse à nous, celui- ! Ce doit être le plus mauvais de tous !

PHILIPPE. — Je regrette de vous déranger. e suis un ami de Georges. Je suis venu pren- re de ses nouvelles.

M. MARCELIN. — Comme cela ! Tout simple- ent ! Et pour rentrer ici, vous avez traversé s murs.

PHILIPPE, *stupéfait.* — J'ai traversé les urs ?... Non, je suis entré par la porte.

M. MARCELIN. — Oui. Et qui vous a ouvert ette soi-disant porte ?

PHILIPPE. — Mais...

M. MARCELIN. — Mais ne vous gênez pas ! Si vous voulez sortir un Pierrot de votre manche, faites-le tout de suite, et n'en parlons plus.

PHILIPPE. — Un Pierrot ? Monsieur, c'est votre femme de chambre qui m'a ouvert la porte.

M. MARCELIN. — Vous êtes mal tombé, mon gaillard, la femme de chambre est sortie, et vous avez traversé le mur ! Je ne suis pas dupe.

PHILIPPE, *inquiet, à Mme Marcelin.* — Excusez-moi, madame. Comme Georges n'est pas venu à l'Université, je croyais que c'était *lui* qui était malade.

Mme MARCELIN. — C'est bien lui. Il a une forte grippe. Il a 40 et 4. Je pense que dans quelques jours, il ira mieux. Revenez le voir.

PHILIPPE. — Bien, madame.

M. MARCELIN. — C'est cela, revenez, et maintenant sortez ! *(Philippe pris de peur se sauve, poursuivi par M. Marcelin.)* Voilà comment je les traite, vos phénomènes !

Mme MARCELIN. — Mais vous lui faites peur à ce garçon !

NICOLE, *bas à elle-même.* — Qu'ont-ils ? Pauvre jeune homme, il a l'air charmant ! Enfin, il se passe quelque chose ! J'attendais ce jour depuis dix-neuf ans !

M. MARCELIN, *revenant.* — Tu es toujours là, toi ? Ne t'ai-je pas priée de te retirer dans ta chambre ? Quant à ton frère, tâche de lui faire comprendre qu'il ne montera jamais sur les planches. J'aurais passé quarante ans de ma vie à bâtir la première Etude du département, et mon fils finirait dans la peau d'un cabot ! Sa place est ici, sur ces planches-ci ! Et maintenant, Nicole, dans ta chambre !

NICOLE. — Bien, père.

Elle sort.

M. MARCELIN. — Plus personne ! On est de nouveau un peu chez soi !

Il bourre une pipe. A ce moment apparaît dans la glace au-dessus de la cheminée, la femme serpent. M. et Mme Marcelin ne la voient pas.

Mme MARCELIN. — La fièvre baisse peut-être.

M. MARCELIN. — Il serait temps ! Mais tous ces personnages qui sont sortis déjà ! Le Pierrot, les Siamoises, Victor et vous, Georges et Philéas Fogg ! Il est vrai que Philéas Fogg doit être loin. Vous l'avez entendu. Il était à une minute près... Oh ! mais je déraisonne.

Mme MARCELIN. — Je n'ai guère confiance dans ce calme. J'ai peur !

M. MARCELIN. — Que craignez-vous donc ? Votre retour et celui de Victor ?

Mme MARCELIN. — Il ne s'est rien passé entre Victor et moi. D'ailleurs, cela vous laisserait parfaitement indifférent. Vous ne souffririez pas dans votre orgueil d'homme, vous ne souffririez que dans votre orgueil de notaire !

M. MARCELIN. — Si je savais que...

De nouveau, entre le prestidigitateur. Rapidement, d'une manche, il sort deux colombes blanches.

Mme MARCELIN. — Oh ! c'est merveilleux !

M. MARCELIN. — Il m'agace cet homme-là ! *(Le prestidigitateur sort. Entre à droite Philippe, sur la pointe des pieds. Il porte l'habit. Il regarde autour de lui, ne semble pas voir M. et Mme Marcelin.)* Encore lui ! Monsieur ! *(Philippe ne répond pas.)* Il ne manque pas de toupet ! Monsieur !

Philippe se retourne vers la porte.

PHILIPPE. — Nicole ! Nicole ! Venez, la route est libre !

M. MARCELIN, *il hurle.* — Que veut dire ceci, monsieur ?

Philippe ne répond pas. Nicole entre en robe du soir. Les deux jeunes gens sortent du délire de Georges.

NICOLE. — C'est de la folie, Philippe...

PHILIPPE. — N'ayez pas peur. Il n'y a aucun danger. Votre frère m'a dit qu'il me ferait un signe par la fenêtre de sa chambre dès que vos parents seraient sortis. Il m'a fait le signe. Vous n'avez donc rien à craindre.

Mme MARCELIN. — Nicole ! Ma petite !

M. MARCELIN. — Ce n'est pas croyable ! Rien ne me sera épargné !

Il s'effondre.

NICOLE. — Nous sommes imprudents...

PHILIPPE. — Enfin, Nicole, désiriez-vous être seule avec moi ? Remercions votre frère de sa complicité. Sans lui, comment aurions-nous pu nous rencontrer ?

NICOLE. — Je vous aime, Philippe. *(Il la prend dans ses bras.)* Et comme c'est étrange de prononcer ces mots ici, où tout nous est défendu, et pas seulement l'amour et les baisers, mais jusqu'à la pensée de l'amour, jusqu'à la pensée d'un baiser.

Ils s'embrassent. Me Marcelin se jette entre eux, au moment où, tout naturellement, ils se séparent. Puis les deux jeunes gens s'enlacent de nouveau.

M. MARCELIN. — Quelle honte !

PHILIPPE. — Je vous adore, Nicole. Mais vos parents jamais n'accepteront notre mariage. Je ne suis pas digne de vous. Je ne suis que le fils d'un pauvre fonctionnaire de préfecture.

NICOLE. — Nous attendrons notre majorité et nous fuirons ensemble.

M. Marcelin va se précipiter de nouveau entre les jeunes gens. Mais sa femme l'arrête d'un geste.

Mme MARCELIN. — Adrien ! Je vous en prie ! Ne foncez pas dans le vide. Vous allez finir par vous lancer contre un meuble !

M. MARCELIN. — Vous voyez bien que je deviens fou !

Mme MARCELIN. — Comme vous exagérez les choses ! Il n'y a point de mal à tout cela. Ce pourrait être pire !

M. MARCELIN. — Vous trouvez !

Mme MARCELIN. — Je les trouve très convenables.

M. MARCELIN. — Mais enfin Thérèse, votre fille parle d'amour avec ce godelureau !

Mme MARCELIN. — C'est tout de même un peu de son âge, l'amour ! C'est un mot qui a toujours eu le don de vous rendre furieux. Est-ce parce que vous m'aimez que, depuis vingt ans, quand vous vous adressez à moi vous êtes en colère ?

PHILIPPE. — Votre frère nous aidera. Peut-être même convaincra-t-il nos parents.

NICOLE. — Nous aurons un joli petit appartement.

PHILIPPE. — Oui, Nicole.

Il l'embrasse.

NICOLE. — Avec de grands rideaux verts.

PHILIPPE. — Oui, Nicole.

Il l'embrasse.

NICOLE. — Et dans la cuisine...

PHILIPPE, *il lui clôt la bouche par un baiser.* — Oui, Nicole... Ne perdons pas notre temps à bavarder. Nous sommes seuls, embrassons-nous ! Nous parlerons de l'avenir quand il y aura du monde.

Ils s'enlacent.

Mme MARCELIN. — Ils sont délicieux ! Je ne savais plus que de pareilles scènes étaient possibles.

M. MARCELIN. — Un scandale ! Je préfère sortir.

Il sort. Entre Georges. Il se précipite sur Nicole et Philippe.

GEORGES. — Mes enfants, l'entr'acte est terminé ! Nos parents rentrent, ils viennent de tourner le coin de la rue. Allons, Philippe, sauve-toi !

PHILIPPE, *à Nicole.* — Au revoir, Nicole

NICOLE. — Au revoir, Philippe !

Philippe sort.

GEORGES, *à Nicole.* — Viens, allons vite dans nos chambres.

Au moment où ils sortent, entrent M. Marcelin jeune et Victor. A certains moments Mme Marcelin, qui revit la scène, dira avant Mme Marcelin jeune certaines répliques, d'autres elles les diront en même temps toutes les deux.

VICTOR. — Thérèse, rompez vos fiançailles

Mme Marcelin a un geste de tendresse vers Victor.

Mme MARCELIN JEUNE. — Vous savez bien que je ne peux pas, Victor.

VICTOR. — Pourquoi ? Ne m'aimez-vous pas ?

Mme MARCELIN JEUNE. — Il y a une fatalité ur notre amour. C'est vous que j'aime. Mais rec Adrien le lendemain est assuré. J'ai trop uffert de la misère déjà pour l'entrevoir de ouveau. Et puis, ma mère et ma sœur ont esoin de moi. J'épouserai Adrien, c'est dit. e ne dois pas être égoïste.

VICTOR. — Votre mère n'a pas le droit de ous demander ce sacrifice.

Mme MARCELIN JEUNE. — Elle ne me demane rien, et c'est pourquoi je lui donne tout. e mariage sera pour elle une grande satisaction. Pauvre maman ! Elle est si heureuse ue j'épouse ce que l'on nomme un garçon 'avenir !

VICTOR. — Quel avenir pour vous !

Mme MARCELIN JEUNE. — Je sais, Victor. lais avec vous ne serait-ce pas l'aventure ?

VICTOR. — Comprenez-vous que vous vous ondamnez à passer toute votre vie avec cet omme ?

Mme MARCELIN JEUNE. — Je suis résolue, Vicor, à n'y penser jamais.

VICTOR. — Comment croire que vous m'aiez ?

Mme MARCELIN. — Je vous resterai fidèle.

Elle pleure lentement dans son mouchoir.

VICTOR. — Thérèse, soyez à moi. Et je croiai à votre fidélité.

Mme MARCELIN JEUNE. — Victor !

VICTOR. — Je ne vous offense point, Thérèe. Moi non plus je ne me marierai jamais. lais ce pacte entre nous doit être scellé par otre amour. Soyez à moi et nous ne nous reerrons plus. Je partirai pour... Madagascar. Ou, si cela vous semble trop loin, je prendrai n appartement en face du vôtre...

Mme MARCELIN. — Je préférerais moins près t moins loin !

VICTOR. — Alors, j'irai habiter Fontaineleau !

Mme MARCELIN JEUNE. — Oh ! c'est cela, Victor.

VICTOR. — Mais vous viendrez demain.

Mme MARCELIN JEUNE. — Où donc ?

VICTOR. — Chez moi.

Mme MARCELIN ET Mme MARCELIN JEUNE. — Oh, non !...

VICTOR. — A cinq heures. Il n'y a point d'inconvénient à nous voir chez moi.

Mme MARCELIN. — Vous exigez l'impossible.

VICTOR. — J'exige, oui. Vous viendrez, je le veux. Il serait trop injuste que jamais vous n'ayez connu l'amour. Puisqu'il le faut, épouez votre rongeur, mais soyez à moi... Demain, cinq heures !

Mme MARCELIN JEUNE. — Non.

VICTOR. — Si. Vous n'aurez aucun remords. Le plaisir... mais pas le remords ! Souvenez-vous de Molière : « Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur, — De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur ».

Mme MARCELIN JEUNE. — Vous avez des citations bien libertines. En usez-vous souvent ?

VICTOR. — Je n'en use qu'en pensant à vous !

Il l'embrasse.

Mme MARCELIN ET Mme MARCELIN JEUNE. — C'est mal ce que vous faites là.

VICTOR. — Demain cinq heures... Et puis, je disparaîtrai. Je me retirerai... en Afrique du Nord.

Mme MARCELIN JEUNE, *boudeuse.* — Vous aviez dit Fontainebleau !

VICTOR. — Vous êtes un amour !... Fontainebleau, si vous préférez. Et de toute cette folie, il ne nous restera qu'un souvenir.

Mme MARCELIN JEUNE, *elle pleure.* — Non, je ne peux pas.

VICTOR. — Le sacrifice, Thérèse, ce n'est pas moi qui vous le demande.

Mme MARCELIN ET Mme MARCELIN JEUNE. — Mais vous serez sage ?

VICTOR. — Tout ce que je ferai sera la sagesse même...

Ils sortent enlacés.

Mme MARCELIN, *avec désespoir.* — Et dire que je n'ai pas été au rendez-vous !

Entre M. Marcelin.

M. MARCELIN. — Ils sont partis ?

Mme MARCELIN, *surprise.* — Qui donc ?

M. MARCELIN. — Nicole et ce vaurien !

Mme MARCELIN. — Oui.

M. MARCELIN. — Qu'avez-vous vu ? Vous êtes en larmes.

Mme MARCELIN. — Ce n'est rien. L'énervement.

M. MARCELIN. — Avez-vous vu d'autres invraisemblances ?

Mme MARCELIN. — Aucune. Tout au contraire. C'est le silence depuis quelques minutes.

Entre Nicole.

M. MARCELIN. — Encore toi !

NICOLE, *très agitée.* — Ce jeune homme ! Ce jeune homme qui était là tout à l'heure...

M. MARCELIN, *sévère.* — J'ai à te parler de ce jeune homme. Le connais-tu ?

NICOLE. — Mais non !

M. MARCELIN. — Est-elle assez innocente ! Ce jeune homme qui est venu demander des nouvelles de Georges, tu prétends ne pas le connaître ?

NICOLE. — Oui, et cependant il m'a embrassée.

M. MARCELIN, *terrible.* — Tu avoues !

NICOLE. — Je ne peux pas avouer, je ne le connais pas.

M. MARCELIN. — Tu viens de dire qu'il t'a embrassée. Tu en as fais l'aveu à ton père ! Quel cynisme !

NICOLE. — Mais je viens de le voir dans ma chambre, avec moi-même.

M. MARCELIN. — Et vous vous embrassiez !

NICOLE. — Il est entré dans ma chambre avec une jeune fille qui est moi-même, et devant moi il m'a... enfin, il l'a embrassée !

M. MARCELIN. — Et tu racontes cela à ta mère et à moi.

NICOLE. — J'ai été tellement surprise ! Je me suis sauvée !

M. MARCELIN. — Voyez-vous l'ingénue ! Elle s'est sauvée ! Mais quand ce garçon t'a retrouvée dans ta chambre, t'es-tu sauvée ? Et quand tu es venue ici avec lui, un soir, durant notre absence, t'es-tu sauvée ?

NICOLE. — Je ne vous comprends pas !

M. MARCELIN, *terrible.* — Tu as déshonoré cette maison !

NICOLE. — Père, je vous jure que jusqu'à ce qu'il soit venu demander des nouvelles de Georges, tout à l'heure, je n'avais jamais vu ce jeune homme !

M. MARCELIN. — Tu mens !

NICOLE. — Vous dites vous-même que Georges imagine des choses. Peut-être a-t-il pensé que je pourrais épouser son ami.

M. MARCELIN. — Et sous prétexte de mariage, il vous voit vous embrasser dans toutes les chambres de la maison. Et tu es ma fille ! Nicole, tu as compris que votre jeu était découvert et tu viens innocemment nous raconter que le petit chat est mort, que ce jeune homme est entré avec une autre Nicole dans ta chambre et que vous vous êtes embrassés ! Et, naturellement, tu es très surprise, et très innocente, et tu ne veux plus jamais revoir ce garçon !

NICOLE. — Je vous dirais un mensonge en vous disant cela. Tout au contaire, j'ai trouvé ce garçon charmant !... Et il est amusant !

M. MARCELIN, *à sa femme.* — Vous l'entendez ! *(A Nicole :)* Amusant ? Il n'a pas dit un mot !

NICOLE. — Il est amusant dans chacun de ses gestes et bien agréable.

M. MARCELIN. — A moi, ton père, tu oses parler ainsi d'un étranger !

NICOLE. — Les êtres vous sont toujours étrangers, avant de les connaître. Non ? Avant de connaître maman, ne vous était-elle pas étrangère ?

M. MARCELIN. — Mais cela n'a aucun rapport ! Si ce godelureau revient ici, je lui briserai les côtes !

NICOLE. — Non !

M. MARCELIN. — Et les reins !

NICOLE. — Non !

M. MARCELIN. — Comment, non !

NICOLE. — Mais enfin, père, pourquoi ne l'épouserais-je pas ?

M. MARCELIN. — Jamais !

NICOLE, *rêveuse.* — Je suis presque sûre de l'épouser. Il est beau, vous savez. Et il embrasse... Je me suis sauvée toute rouge de honte. J'aimerais bien savoir qui il est.

M. MARCELIN, *à Mme Marcelin.* — Votre sœur ! Votre sœur Alice ! On croit l'entendre avec son saltimbanque. Ces pauvres enfants ont une hérédité chargée !

Mme MARCELIN. — Ils songent à l'amour, c'est bien de leur âge, ne soyez pas absurde Adrien !

M. MARCELIN. — Thérèse, je n'admets pas !...

Mme MARCELIN. — Que notre fille pense à se marier ? *(A sa fille :)* Nicole, il faut êt prudente. Ce jeune homme ne te connaît pa et nous ne savons pas même comment il s nomme !

NICOLE. — Mais si !

M. MARCELIN. — Ah ?

NICOLE, *rêveuse.* — Il s'appelle Philippe.

M. MARCELIN. — Ecoutez cela ! Il a un no de famille !

NICOLE. — Oh ! sûrement.

M. MARCELIN. — Sors ! Ma vue ne peut plu te supporter !

NICOLE. — Bien, père.

Elle sort.

M. MARCELIN. — Vous avez entendu ! Ell ne connaît pas ce garçon, elle ne l'a vu qu dix secondes ici, et lui ne sait peut-être mêm pas qu'elle existe et elle veut l'épouser !

Mme MARCELIN. — Quand Georges sera guér nous lui demanderons des renseignements su ce jeune homme.

M. MARCELIN. — Ah ! Cela c'est un comble Votre fille tombe amoureuse d'un garço qu'elle ne connaît pas et que son frère a ima giné l'embrassant ! Et vous, gardez votre ca me !... Savez-vous, Thérèse, où nous allons Au fond !... Au fond de l'eau ! Nous sombrons

Il se tient au garde à vous.

Mme MARCELIN. — Vous restez sur la pas serelle ?

M. MARCELIN. — Et trente ans de dignité d'intégrité, de respectabilité... *(A chacun d ces mots, Mme Marcelin opine de la tête.)* sombrent avec nous !

Mme MARCELIN. — Toute une escadre !... S vous pouviez une seule fois oublier les mot que vous avez appris !

M. MARCELIN. — Thérèse, je dois vous dir que votre conduite m'indigne ! Dans notre fa mille...

Mme MARCELIN. — Oui, Adrien, je sais Vous allez me faire l'historique des société patriarcales depuis les Romains !

M. MARCELIN, *stupéfait.* — Vous raillez !

Mme MARCELIN. — Je hais les éternels pon cifs qui nous ont fait tant de mal ! Parce qu Alice a connu une grande et malheureus aventure, parce que notre fille songe à un ro man délicieux avec un jeune homme qui n la connaît pas et qu'elle ne connaît pas, u jeune homme sorti, tout frais, tout jeune, tou joli de l'imagination de son frère, voilà qu vous, vous sombrez à la tête d'une escadre d nobles adjectifs.

M. MARCELIN. — Mais Thérèse, tout ce quoi nous assistons depuis une heure est l preuve de l'anarchie dans laquelle nous vi vons ! Il a suffi de cette fièvre pour révéle le vrai caractère de chacun. Que se cachait il sous le silence et les mines innocentes L'hypocrisie, le mensonge, la luxure !

Mme MARCELIN. — Comme vous y allez !

M. MARCELIN. — Votre fils juge jusqu'à voir aventure avec ce Victor ! De quoi ai-je l'air moi ?

Mme Marcelin. — Mais, mon cher, de celui e j'ai choisi !

M. Marcelin. — Après vingt ans, celui qui été choisi, a toujours l'air d'un imbécile !

Entrent Alice et Maurice. Ils portent des manaux sur leurs costumes d'acrobates et de mai- es bagages.) Encore eux !

Alice. — Nous avons fui, chéri ! Tu as vu mme c'était simple ? Nous voici sur la gran- route. Un manteau sur les épaules, et pour ute fortune un sac. J'ai tout abandonné chez s gens...

M. Marcelin. — Ces gens ! Il s'agit de nous i l'avons recueillie ! Soyez charitables !

Alice. — Je n'aurais rien voulu emporter de qu'ils m'avaient prêté. Pas même un livre... as même un mouchoir. Je viens à toi sans en, puisque ce costume et ce manteau t'appartiennent. M'aimes-tu ?

Maurice. — C'est dans cette nudité que je aime. Mais j'ai peur, Alice, j'ai peur. Serre-oi dans tes bras pour me rassurer. Je veux ntir ton corps contre le mien, je veux avoir es bras pleins de toi, pour croire à mon rêve.

M. Marcelin. — Cette fois-ci c'est faux ! est parti sans elle !

Mme Marcelin. — Vous savez bien qu'elle e lui a jamais parlé ! C'est l'histoire d'Alice, lle que Georges et elle l'imaginent. Elle est usse, mais elle est ravissante.

M. Marcelin. — Vous vous attendrissez sur ut ce qui n'existe pas ! Thérèse, vous n'avez ière la raison qui doit conduire les pensées une mère de famille. Il faut détromper Geores.

Mme Marcelin. — Pourquoi ? Au moment du rame, il était tout petit garçon. Des bribes de ette histoire que son jeune cerveau a recueiles, il a fait ce conte. Ecoutons-le.

Alice. — Rassure-toi, Maurice. Nous sommes nis à jamais. Nous sommes à jamais un exemle d'amants heureux. Personne ne peut rien ontre nous et personne ne peut rien nous rendre, puisque nous n'avons rien.

Maurice. — J'ai toujours peur de cet homme ignoble.

Alice. — Mon cher beau-frère !

Mme Marcelin. — Oh ! Alice !

M. Marcelin. — Mais laissez-les !

Alice. — Je puis bien te dire maintenant ue nous sommes partis, qu'il ne fera rien our me reprendre. Je ne sais pas même s'il e préfère pas le scandale que peut causer otre fuite, à la honte qui rejaillirait sur lui, je parlais...

Maurice. — Mais que sais-tu ? Me le diras-u ? Et quand ?

Alice. — Embrasse-moi d'abord. *(Il l'embrasse.)* Nous allons camper ici cette nuit, héri. La roulotte nous servira l'hiver. Mais, été, dormir dans les bras l'un de l'autre, sur bord d'une route, n'est-ce pas ce que nous vons rêvé ?

Maurice. — Tu as raison, chérie.

Ils s'allongent sur le parquet de la salle à manger, leurs bagages sous leurs têtes.

Alice. — Voilà. Es-tu bien ?

Maurice. — Non.

Alice. — Ta tête n'est pas assez haute ?

Maurice. — Mais si.

Alice. — Tu as froid ? Tiens, voilà mon manteau.

Maurice. — Non, je n'ai pas froid.

Alice. — Alors ?

Maurice. — Grande sotte ! C'est toi que je veux, contre moi. *(Ils s'enlacent.)* Tu me diras ce que tu sais de ce lâche individu !

M. Marcelin. — Me voir traiter ainsi !

Alice. — Plus tard. Dormons...

Maurice. — Bonsoir.

Ils dorment. Entre le docteur. Le docteur est souriant, il est très vieux, et visiblement gâteux. A ses tics, il est aisé de reconnaître le Directeur.

Le Docteur. — Bonjour ! Je crois que vous m'avez appelé ?

M. Marcelin, *méfiant et qui dans son trouble ne le reconnaît pas.* — D'où venez-vous ?

Le Docteur, *stupéfait.* — D'où je viens ? De chez moi !

Mme Marcelin. — Enfin Adrien, vous perdez la tête ! C'est le docteur, voyons !

M. Marcelin. — Quel docteur ?

Mme Marcelin. — Enfin ! Le Dr Paulhan pour Georges !

Le Docteur. — Paulhan !

M. Marcelin. — Ah ! C'est vous docteur ! Si vous saviez ce qui nous arrive ! *(Il montre Alice et Maurice étendus, enlacés, sous la table.)* Regardez !

Le Docteur, *il se penche, soulève un coin du tapis de table qu'il laisse retomber.* — Oh ! Pardon ! *(Il se redresse en riant.)* Je vais vous poser une question idiote ?

M. Marcelin. — Cela m'étonnerait !

Le Docteur. — Ces jeunes gens ne sont pas malades, hein ?

Il rit et pousse du coude M. Marcelin.

M. Marcelin, *froidement.* — Ne vous occupez pas d'eux !

Le Docteur. — Ah ? Oui, je comprends !

Il rit.

M. Marcelin. — Ils vont très bien.

Le Docteur, *il se tord de rire.* — Oh ! Oui, ils vont très bien !... mais... que font-ils ici ?

M. Marcelin. — Où, ici ?

Le Docteur. — Eh bien là... à terre... au milieu de la salle à manger.

M. Marcelin. — Vous le voyez bien, ils dorment !

Le Docteur, *il éclate de rire.* — Oh ! oui... C'est une habitude... Ils dorment toujours ici ?

M. Marcelin, *furieux.* — Non, monsieur, ils ne dorment pas toujours ici ! Pas d'ironie, monsieur ! Ma salle à manger n'est pas une chambre à coucher !

Mme Marcelin. — Enfin, Adrien, ne vous emportez pas ! Les questions du docteur sont assez naturelles.

LE DOCTEUR, *il est secoué par le rire.* — Je vous remercie, madame !

Mme MARCELIN. — Non, docteur, ces jeunes gens ne sont pas malades... Ils se reposent... Ce sont des amis de nos enfants... Ils sont fatigués... très fatigués... Oui... non... Enfin, c'est pour notre fils que nous vous avons prié de venir.

LE DOCTEUR, *il regarde autour de lui, inquiet.* — Où est-il ?

M. MARCELIN. — Pas au plafond, docteur, dans son lit !

LE DOCTEUR, *il rit.* — Dans son lit ! Ah ! bon... Et quels symptômes ressent-il ?

Mme MARCELIN. — Des frissons... *(Le Docteur rit.)* Des vertiges. *(Le docteur rit de plus belle.)* Il a pris sa température ; il a plus de 40.

Le docteur éclate de rire.

LE DOCTEUR. — Oh ! oh ! Nous sommes peut-être devant un début de bonne pneumonie !

Il se frotte les mains.

Mme MARCELIN. — Vous croyez, docteur ?

LE DOCTEUR, *gaiement.* — Je le crains. Mais quelques piqûres de pénicilline et... pfuit ! On n'en parlera plus !

M. MARCELIN. — Alors, dépêchez-vous, docteur ! Débarrassez-nous de tous ces gens.

LE DOCTEUR. — Quels gens ?

M. MARCELIN. — Je m'entends... Thérèse, accompagnez le docteur auprès de Georges.

Mme MARCELIN. — Par ici, docteur. Je vous en prie, suivez-moi...

LE DOCTEUR, *il passe devant Alice et Maurice et il rit.* — Quelle époque ! *(A M. Marcelin :)* Vous avouerez que j'ai le droit d'être surpris.

M. MARCELIN, *menaçant.* — Et le secret, docteur ? Le secret professionnel ?

LE DOCTEUR. — Oh ! oui ! *(Il fait le geste du serment et il rit.)* Oui ! Professionnel !

Il sort, précédé de Mme Marcelin. M. Marcelin marche de long en large. Il s'arrête devant Alice et Maurice, enlacés dans le sommeil.

M. MARCELIN. — Quelle indécence !

A ce moment se fait entendre le sifflement d'un oiseau auquel répond un autre oiseau. C'est un concert matinal. Alice s'étire. Elle se soulève, voit Maurice, le caresse et l'embrasse.

ALICE. — Réveille-toi, chéri. Entends-tu les oiseaux ? C'est le matin déjà. Ah ! quelle merveilleuse nuit ! Je crois que jamais plus je ne pourrai dormir dans un lit !

MAURICE. — Mon amour !...

Il l'étreint. Les oiseaux sifflent.

ALICE. — Cette enivrante sensation de solitude ! Cette enivrante sensation d'être un insecte sur une feuille, un oiseau dans un arbre. Cette enivrante sensation de dormir à côté de toi, ton bras maladroitement pesant sur moi.

MAURICE. — Pourtant, j'ai mal dormi.

ALICE. — Tu as mal dormi ?

MAURICE. — La crainte de ton beau-frère me hante.

ALICE, *elle rit.* — C'est grave ! C'est une idée fixe ! Je t'assure, chéri, que tu n'as rien à craindre !

Entrent le docteur et Mme Marcelin.

LE DOCTEUR, *déçu.* — Ce ne sera rien, madame. Dans peu de temps, la pénicilline aura fait son effet.

ALICE. — Pour te rassurer, je vais te dire mes raisons de ne pas craindre le corbeau.

M. MARCELIN, *très agité.* — C'est bien, docteur, merci... *(Il va vers le docteur et le prend par le bras pour le reconduire jusqu'à la porte.)* Par ici, docteur.

LE DOCTEUR. — Tiens, les jeunes gens sont réveillés ?

M. MARCELIN. — Oui, à cet âge, on récupère très vite.

Le docteur éclate de rire et sort, entraîné par M. Marcelin.

ALICE, *elle peigne ses longs cheveux défaits. Elle est à genoux.* — Crois-tu que ma pauvre sœur serait très heureuse si je lui disais que j'ai vu la barbe de son austère Adrien trembler de lubricité ?

MAURICE. — Que dis-tu là ?

Mme MARCELIN. — Oh !

ALICE. — La vérité. *(Entre M. Marcelin.)* J'ai dit à mon beau-frère que s'il ne nous laissait pas en paix, je révélerais à Thérèse sa conduite. Ce satyre, pendant trois mois, a frappé toutes les nuits à ma porte.

MAURICE. — L'horrible individu !

ALICE. — Non, mais l'imagines-tu en chemise de nuit frappant à ma porte ! Un soir le petit Georges l'a surpris. Je les ai entendus dans le couloir. J'ai ouvert... C'était ridicule. Es-tu rassuré, maintenant ? *(Elle l'embrasse sur le nez.)* Viens ! Jouissons en paix de notre amour. Vois comme la route est belle ! Allons ! Viens, mon chéri !

Ils s'en vont.

Mme MARCELIN. — Qu'avez-vous à dire, Adrien ?

M. MARCELIN. — Toute cette scène, vous le savez bien, est de pure invention. Georges s'est imaginé ces choses, mais votre sœur n'a jamais tenu ces propos.

Mme MARCELIN. — Peut-être ne les a-t-elle jamais tenus. Mais que Georges vous ait vu un soir, en chemise de nuit, frappant à la porte d'Alice, pouvez-vous le nier ?

M. MARCELIN. — Je le nie !

Mme MARCELIN. — Comme si cela suffisait !

M. MARCELIN. — Mais enfin tout cela est absurde ! Je n'ai jamais frappé à la porte de votre sœur.

Mme MARCELIN. — Je me souviens que vous ne la trouviez pas si repoussante...

M. MARCELIN. — Moi ! Comment pouvez-ous prétendre cela ?

Mme MARCELIN. — Dans votre colère, quand ous la regardiez, je découvrais parfois com-e du dépit, et ce n'était pas le dégoût qui ous inspirait ce dépit, mais l'éternelle pré-nce sous vos yeux, du fruit défendu.

M. MARCELIN. — Thérèse !

Mme MARCELIN. — Oui, Thérèse ! Votre co-re était lubrique, et cela a duré des années ! urant des années, vous m'avez trompée avec a propre sœur, du moins en intention !

M. MARCELIN. — C'est faux ! Tout est faux ! eorges m'a vu un soir dans le couloir, mais t-ce une preuve ?

Mme MARCELIN. — La preuve est dans la hrase que vous venez de prononcer. Vous vez dit : « Georges m'a vu ». Je crois que la ause est entendue. Adrien, vous êtes ignoble !

M. MARCELIN. — Thérèse, retirez ce mot !

Mme MARCELIN. — Je ne retirerai rien, drien, vous êtes ignoble ! Même notre fils le ait.

M. MARCELIN. — Je dirai à Georges la vé-ité ! Je lui expliquerai où est sa tante, et que e n'avais jamais eu l'intention de m'opposer son départ avec ce saltimbanque qu'elle ne onnaissait même pas !

Mme MARCELIN. — Si Alice était partie avec n acrobate, je crois que nous aurions divorcé. a vie auprès de vous aurait été infernale. ous savez bien que, quand vous vous mettez parler de votre honorabilité, de votre respec-abilité, le cou raidi dans votre faux-col, vous avez bien que c'est à fuir ! Dans les couloirs, n chemise de nuit, peut-être est-ce amusant. Mais là, comme vous êtes, reconnaissez que ce 'est pas supportable !

M. MARCELIN. — Thérèse, je ne vous retrou-e plus !

Mme MARCELIN. — Ne me cherchez pas, vous ne me retrouverez pas !

M. MARCELIN. — La fièvre de Georges me prouve combien ici mon autorité est bafouée. Depuis plus de vingt ans...

Mme MARCELIN. — Oui, moi aussi, depuis plus de vingt ans, vous me faites taire, sitôt que je désire parler ! Aujourd'hui, du fait de a fièvre, tout le monde parle et vous ne pou-vez plus faire taire personne. C'est ce qui vous rend malade. On ne peut pas imposer silence aux personnages qui n'existent pas ; votre au-orité ne s'étend pas sur eux, et vous en de-venez bleu de contrariété.

M. MARCELIN. — Je ne supporterai pas, Thé-rèse...

Mme MARCELIN. — Supportez ! Imaginez un nstant que moi non plus je n'existe pas, que noi aussi je sorte du délire de Georges. Vous avez étouffé ici toute tendresse, tout amour, par égoïsme !

M. MARCELIN. — Moi égoïste ! N'ai-je pas tout partagé avec vous, qui n'aviez rien ?

Mme MARCELIN. — Tout, et même votre lit ! Mais là encore, vous êtes égoïste. Vous dormez sur le dos et les bras en croix !

M. MARCELIN. — Thérèse !

Mme MARCELIN. — Oui, Thérèse ! Et vous ronflez ! Depuis vingt ans, nous vivons aux pieds du Vésuve, vos enfants, les domestiques et moi. D'Alice, je ne parle pas. Pour se sauver de vous, elle n'a rien trouvé d'autre que de se réfugier dans la folie. Mais qui lui a mis en tête son saltimbanque ? Vous !

M. MARCELIN. — Vous perdez la tête, et...

Mme MARCELIN, *elle l'interrompt d'un geste.* — Je n'ai pas fini ! Vous parliez de ce fils qui tournait autour de vous silencieux, et qui vous jugeait, de cette belle-sœur qui croassait quand elle vous voyait !

M. MARCELIN. — Elle croassait ?

Mme MARCELIN. — Oui ! Elle croassait ! Elle vous guettait derrière la fenêtre, et quand elle vous voyait au bout de la rue, elle croassait. Alors les enfants cessaient de rire — car on riait dans cette maison quand vous n'y étiez pas ! — Ils rangeaient leurs jouets et gagnaient leur chambre. Alice prenait un journal et moi ma tapisserie. Le signal de votre entrée était le retour à l'impassibilité, au silence et à la peur. Chacun fermait son âme, et vous n'aviez plus devant vous que les mannequins que vous désiriez trouver. Voilà ce que vous avez fait. Et cela ne vous a pas suffi ! Il a fallu encore que vous, l'homme insoupçonnable, vous alliez serrer de près dans les corridors ma propre sœur ! Je crois que ceci est un peu trop ! Mais, sachez-le bien, Adrien, Victor n'est pas à Madagascar !

M. MARCELIN. — Que dites-vous ?

Mme MARCELIN. — Que Victor n'est pas à Madagascar ! Il est à Fontainebleau.

M. MARCELIN. — Depuis quand ?

Mme MARCELIN. — Depuis vingt ans !

M. MARCELIN. — Que fait-il à Fontainebleau ?

Mme MARCELIN, *attendrie.* — Il visite le château !... Et il m'attend.

M. MARCELIN. — Depuis vingt ans ! Vous l'avez donc revu ?

Mme MARCELIN. — Jamais. Mais je reçois de lui une carte postale le 7 de chaque mois.

M. MARCELIN. — Pourquoi le 7 ?

Mme MARCELIN. — Parce que nous nous sommes connus un 7 avril. Et j'ai dans une armoire 245 cartes représentant toutes « La Cour des Adieux ». La cour des adieux... N'est-ce pas touchant ? Et seriez-vous capable d'une telle sensibilité et d'une telle constance ? Ce n'est pas Victor qui s'abaisserait à frapper aux chambres, en chemise de nuit. Je vais partir pour Fontainebleau !

M. MARCELIN. — Vous ne le ferez pas, Thérèse ! Songez au scandale, à l'Etude.

Mme MARCELIN. — Songez à vingt ans de vie étouffante. Vous avez détruit ici tout amour et toute beauté. Vous avez fait de quelques mots, de votre barbe et de votre redingote les dieux lares de cette maison. La sincérité eût été une excuse. Je me disais : « Sa folie est connue, il la partage avec nombre de gens qui nous entourent. Si elle est ridicule, elle n'est pas

sans fierté. » Or, ce n'était pas le cas. Vous ne valez pas le pauvre Larose-Laroset...

M. MARCELIN. — Comment osez-vous dire !...

Mme MARCELIN. — Quoi ! Il a régné en maître absolu sur cinquante hectares et cinquante descendants et collatéraux, mais lui, il est mort à cheval... sur une petite couturière ! Il a eu le courage d'accepter ses désirs. Ce n'était pas un petit garçon vicieux qui regarde par les trous des serrures !

M. MARCELIN. — Thérèse !

Mme MARCELIN. — Soyez un homme ! Voyez les Pinson-Gouvernail. Toute la ville prononce leur nom avec ferveur. Et qui ignore que de père en fils, depuis Louis le Onzième, ils violent toutes les femmes de chambre de leur maison ? — C'est d'ailleurs la seule tradition de famille — Il y a du condottieri dans ces hommes-là ! Chez vous, il n'y a que petite hypocrisie, que petite fourberie. Une femme pardonne tout à un Borgia, elle ne pardonne rien à un sous-chef de bureau qui cache sous son buvard « Frou-frou » et « La Vie Parisienne ».

M. MARCELIN. — Vous avez sur les hommes des idées de courtisane !

Mme MARCELIN. — Quand une femme dit à son mari ce qu'elle pense de l'amour, il l'accuse toujours d'être une courtisane ! Il n'y a chez moi que dégoût, Adrien, sachez-le ; toute votre attitude me répugne. Je vous laisse !

M. MARCELIN. — Vous ne partirez pas !

Mme MARCELIN. — Je partirai ! Tant pis pour l'Etude. A Paris tout le monde rêve de Fontainebleau. Depuis vingt ans que Victor m'y attend, quand je suis à Paris et que le samedi mes amies me disent : « Demain, nous passerons la journée à Fontainebleau », je crois toujours voir dans leurs yeux comme un éclair de malice. Fontainebleau, ce nom qui évoque la fraîcheur et la beauté, ce petit paradis défendu, où l'été il est permis, un jour chaque semaine, aux heureux de ce monde, d'aller respirer un peu d'air pur. Fontainebleau, ce rendez-vous sacré d'où un tyran a été chassé par toutes les fées protectrices des forêts et des amours ! Fontainebleau où, depuis des siècle des dizaines de Victor doivent attendre des d zaines de Thérèse !

M. MARCELIN. — L'an dernier, c'est à Fo tainebleau que les Rondeaux-Claquette se so tués en voiture ! Charmant paradis !

Mme MARCELIN. — C'était un mauvais mén ge que les Rondeaux-Claquette. Ils avaient d sobéi aux dieux des forêts !

M. MARCELIN. — Vous tenez des propos folle !

Mme MARCELIN. — Ce sont ces folies-là, mo cher, qui aident les femmes à passer leur v avec des maris tels que vous ! Adieu !

Elle sort.

M. MARCELIN. — Thérèse ! *(M. Marcelin re te seul en scène. Il est accablé. Entre Philippe. M. Marcelin, soudain furieux :)* Encore Cette fois, est-ce lui, ou n'est-ce pas lui ? *(Philippe d'abord ne voit pas M. Marcelin. Il avance sur la scène.)* C'est trop ! Je n'en puis plus

A ce moment Philippe le voit.

PHILIPPE. — Je m'excuse, monsieur...

M. MARCELIN, *terrible.* — Ah ! C'est bie vous !

PHILIPPE. — Cela recommence ! Oui, c'e bien moi...

M. MARCELIN. — Votre nom est Philippe ?

PHILIPPE. — Oui, Philippe est mon nom.

M. MARCELIN. — Je sais tout, monsieur !

PHILIPPE. — Ah !

M. MARCELIN. — Tout !

PHILIPPE. — Mais monsieur...

M. MARCELIN. — Comment ! Vous êtes e core là ! Sortez avant que je ne vous étrangle *(M. Marcelin poursuit Philippe qui se sauv Entre le prestidigitateur. Il s'avance, gracieusement, au milieu de la scène.)* Ah ! celui-là *(Le prestidigitateur montre son chapeau forme vide et d'un coup de baguette en fa sortir un lapin blanc. Il salue, tandis que Marcelin dit :)* N'applaudissez pas ! Ils tran formeront ma maison en basse-cour !

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Quelques jours plus tard. La lle à manger des Marcelin. Au lever du ri-eau, M. Marcelin est en scène avec le Minis-e des Affaires Etrangères. Le Ministre dans quel on reconnaît, une fois de plus le Direc-ur, grâce à ses tics, est âgé. Ses gestes sont égants. Il hésite, choisit ses mots, détache haque syllabe d'une voix chevrotante.

M Marcelin. — Pourquoi j'ai fait appel à ous ? Mais, Charles, dans ma situation je ne avais plus à quel saint me vouer ! Après tout, ous êtes le cousin de Thérèse et de plus, Mi-istre des Affaires Etrangères. Il me fallait un iplomate pour en sortir !

Le Ministre. — Bien sûr, votre situation est élicate. Ces rêves extravagants où se mêle à réalité l'illusion, ont bouleversé votre vie de mille. Mais pourquoi diable m'avoir appelé urgence ? Quand vous m'avez dit que ma résence ici ne souffrait aucun délai, qu'il agissait de Thérèse, j'ai annulé tous mes ndez-vous ! En vérité, vous pouviez attendre uelques jours !

M. Marcelin. — Attendre ! Mais mon cher, ns votre intervention, Thérèse partait pour ontainebleau !

Le Ministre. — Et vous l'avez cru ! Vous vez été assez sot ! Thérèse quittant le toit onjugal pour aller rejoindre à Fontainebleau n freluquet qu'elle n'a pas vu depuis un quart e siècle ! Vraiment, Adrien, vous êtes trou-lé ! Thérèse est un poisson rouge.

M. Marcelin. — Un poisson rouge ?

Le Ministre. — Mais oui, un poisson rou-e ! Savez-vous ce que fait de sa liberté le oisson rouge quand, après des mois durant squels il a vécu dans un petit bocal, on le nce dans une grande baignoire ? Eh bien, il ontinue de tourner en rond sur un espace as plus grand que celui dont il a pris l'habi-ude ! Il ignore qu'il peut aller plus loin. Et, ertainement, il n'en a nul désir. Thérèse est n poisson rouge ! La porte franchie, elle ne avait plus que la route de Fontainebleau était bre.

M. Marcelin. — Tout cela Charles, c'est de littérature ! Je vous ai raconté ce qui vient e se passer ici. Mon autorité bafouée, ma fem-e menaçant de me quitter. Alors que depuis ingt ans je n'ai jamais eu aucun reproche à ui adresser, alors qu'elle a été parfaitement ompréhensive du rôle que nous devons jouer, u rang que nous devons tenir, voilà qu'elle me répond maintenant, qu'elle ne me laisse plus achever mes phrases, qu'elle prend des décisions sans me consulter ! Et tout cela parce que, en chemise de nuit, j'aurais frappé à la porte d'Alice ! Enfin, Charles, vous êtes Ministre des Affaires Etrangères, vous êtes habitué aux situations délicates. Dans un cas si aigu que faites-vous ?

Le Ministre. — J'envoie deux canonnières dans la région du conflit... Pour vous ce ne serait guère aisé. Je ne puis donc vous être d'aucun secours. Je vais dire adieu à Thérèse et je retournerai à Paris.

Il se lève.

M. Marcelin, *il le retient par la manche.* — Ah non ! Vous allez rester !

Le Ministre. — Le voudrais-je que cela me serait impossible. La conférence interalliée m'attend... Et puis, j'ai horreur des discussions.

M. Marcelin. — Il me semble que dans vos conférences les choses ne vont pas si aisément.

Le Ministre. — Erreur ! Nous ne sommes jamais du même avis, mais entre alliés, nous avons la délicatesse de ne point le dire. C'est ce que l'on nomme la diplomatie. Il en va des affaires de l'Etat comme des affaires privées. Sans hypocrisie, vous êtes sans amis. Non, non, nos réunions n'ont d'autre but que de constater les points sur lesquels nous sommes d'accord.

M. Marcelin. — Et tous les autres points ?

Le Ministre. — Nous n'aurions pas l'indélicatesse d'y faire allusion ! Vous prenez l'air stupéfait ! Mais réfléchissez une seconde, Adrien, à votre conflit de famille. Si longtemps que vous vous êtes tus les uns et les autres, l'accord était parfait. Il a fallu cette fièvre malencontreuse, cette espèce de sérum de vérité qu'est parfois le délire, pour brouiller chez vous toutes les cartes en révélant les pensées de votre famille. Un diplomate qui a plus de 36,6 le matin, ne doit pas se rendre à une conférence internationale. Au revoir, Adrien. Tout ce que je viens de vous dire, m'a fait mieux comprendre encore l'urgence de ma présence à Paris. Il est question du choix d'un général pour commander en chef les troupes interalliées. Si l'un de mes attachés allait dire par étourderie ce que nous pensons, vous rendez-vous compte du scandale !

M. Marcelin. — Même dans le choix d'un

général commandant en chef les troupes interalliées, vous ne dites pas ce que vous pensez ? N'est-ce pas une trahison ?

LE MINISTRE. — Oh ! Quel mot vous venez de prononcer ! Il y a une définition du mot trahison dans le dictionnaire, mais vous n'y trouverez pas la définition de l'acte. Votre intransigeance en toute chose vous a mené à quoi, Adrien, je vous le demande ? Vous voilà dans une situation impossible ! Moi, je n'ai pas le droit de lancer mon pays dans l'aventure en disant à des étrangers, même amis, ce que chaque cultivateur, chaque facteur, chaque industriel pense ! D'ailleurs, un général en vaut un autre. Il est toujours vainqueur quand il a deux chars de plus que l'ennemi, et toujours vaincu quand il a deux chars de moins. *(Entre Thérèse Marcelin.)* Adieu Thérèse, Paris m'attend.

Mme MARCELIN. — Vous n'y songez pas ! Vous resterez !

LE MINISTRE. — J'expliquais à Adrien que ma présence au Quai était indispensable.

Mme MARCELIN. — Vous resterez !

LE MINISTRE. — Thérèse, je dois présider la conférence interalliée.

Mme MARCELIN. — Les alliés attendront ! Puisqu'ils sont alliés, rien ne presse ! Ecoutez ceci plutôt : Alice vient d'arriver.

LE MINISTRE. — Alice est ici ?

Mme MARCELIN. — Dans sa chambre. Elle l'a reconnue immédiatement. Elle s'est précipitée à la fenêtre. « C'est par là, a-t-elle dit, que je me suis enfuie pour rejoindre Maurice ».

M. MARCELIN. — Et vous n'avez fait aucune allusion.

Mme MARCELIN. — Non. Pas encore. Elle était très heureuse de partir avec moi. Les adieux à un Maurice imaginaire qu'elle voyait partout ont été un peu pénibles. Mais une fois dans la voiture, elle a montré une joie de petite fille. Seule l'effrayait l'idée de votre présence.

M. MARCELIN. — C'est un comble !

Mme MARCELIN. — En approchant de la maison, elle s'est mise à croasser ; j'ai eu du mal à la faire taire !

M. MARCELIN. — Elle va croasser ? Je ne le supporterai pas, Thérèse !

Mme MARCELIN. — Vous êtes décidément une petite nature ! Vous ne supportez jamais rien... Alice est ici parce que vous teniez à la confronter avec Georges.

M. MARCELIN. — Quel autre moyen pour faire comprendre à mon fils que tout ce qu'il imagine être la vérité est faux ?

Mme MARCELIN. — J'ai promis à l'infirmière que ma sœur serait de retour avant quatre heures. Charles, allez à sa chambre et revenez avec elle. Elle vous suivra. Je crois me souvenir qu'elle vous aimait bien.

LE MINISTRE. — Thérèse, mais...

Mme MARCELIN. — Je sais, il y a Paris... Nous en reparlerons. *(Le Ministre va sortir.)* Attendez, Charles, je n'ai pas fini ! Adrien vous a mis au courant de ce qui se passe ici depuis quelques jours. Mais d'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, il ne vous a pa avoué toute la vérité. De ce jeune homme qu Georges voyait dans son rêve embrasser Ni cole, notre fille est éperdûment amoureuse. J m'adresse au ministre, à l'homme d'Eta Quand deux jeunes gens s'aiment, que faut-i faire ?

LE MINISTRE. — L'homme d'Etat ne sait quo vous répondre. Je n'ai lu nulle part que Loui XIV ait été amoureux de l'Infante d'Espagn quand il l'épousa.

Mme MARCELIN. — Nous sommes d'accord Quand une jeune fille a la chance de n'êtr pas Infante d'Espagne, elle a le droit d'épou ser le jeune homme qu'elle aime !

M. MARCELIN. — Vous n'allez pas lui parle de ce fils de gratte-papier !

Mme MARCELIN. — Vous êtes né avec un faux col et son père avec des manches de lustrine La différence n'est pas assez grande pour qu Nicole renonce à son amour.

M. MARCELIN. — Thérèse, vous déraisonnez D'ailleurs Georges m'a promis que tout ce qu nous avons vu entre ce garçon et Nicole n s'est passé que dans son imagination.

Mme MARCELIN. — Nicole connaît ce jeun homme.

M. MARCELIN. — Mais enfin ils ne se son jamais vus !

Mme MARCELIN. — C'est là où vous vou trompez. Depuis trois jours que Georges es levé, Philippe vient ici chaque après-mid après votre départ pour l'étude.

M. MARCELIN. — Thérèse !

Mme MARCELIN. — Rassurez-vous, je suis pré sente. Ce sont des scènes touchantes. Ces en fants s'aiment. Ils sont faits l'un pour l'autre

M. MARCELIN. — Vous me désespérez !

Mme MARCELIN. — Vous appartenez à cett sorte de gens que le bonheur jette toujour dans le désespoir. Il est pour vous un vra péché !

M. MARCELIN. — Nous sombrons !

Mme MARCELIN. — Ah ! Ne recommence pas ! Laissez votre escadre de grands mot dans les fonds où elle gît déjà. J'ai l'intentio de pousser les choses plus avant. Puisque n vous, notaire, ni Charles, ministre, n'êtes ca pables d'aider votre fille et votre petite cou sine à accomplir son bonheur, moi faible fem me, je m'y emploierai seule. J'irai voir mo même le préfet, qui est le chef du père de c jeune homme.

M. MARCELIN. — Je m'y oppose !

Mme MARCELIN. — Vous m'ennuyez avec vo susceptibilités.

M. MARCELIN. — Charles ! Je vous prends témoin ! Dites quelque chose. C'est impossible !

Mme MARCELIN. — Frapper aux portes de femmes en chemise de nuit, c'est impossib aussi !

LE MINISTRE, *indulgent*. — Flâner en ch mise dans un couloir...

Mme MARCELIN. — Je vous félicite. Vous d vez être très fort sur le chapitre du protocole

LE MINISTRE. — Vous ne pouvez pas faire votre mari un esclave parce qu'il s'est pro- né en tenue légère.

Mme MARCELIN. — J'ai assez souffert de la annie qu'a exercé sur nous du haut du sty- athe sur lequel il vivait, cet anachorète de anar.

LE MINISTRE. — Comme vous exagérez !

Mme MARCELIN. — Il a peur du scandale. Il oulu que je reste ici. Je resterai, mais les es seront renversés. Il faudra filer doux.

M. MARCELIN. — Vous l'entendez ! Je n'in- te rien. *(A sa femme :)* Vous n'allez pas te ma vie me rappeler cette histoire de mise !

Mme MARCELIN. — Et pourquoi, non ? Ce st pas une chemise, c'est la tunique de sus !

M. MARCELIN. — C'est plus que je n'en puis porter !

Il sort.

LE MINISTRE, *très doucement.* — Ne dois-je aller chercher Alice ?

Mme MARCELIN. — Au premier coup de fusil, diplomate s'esquive ! Ah ! vous étiez bien pour les Affaires étrangères.

LE MINISTRE. — Pourquoi donc ?

Mme MARCELIN. — Je n'ai pas confiance en s. Je vous accompagne.

LE MINISTRE. — Thérèse, je ne vous recon- s plus !

Mme MARCELIN. — Moi non plus, je ne me onnais plus !

Ils sortent. Entre Nicole.

NICOLE. — Moi, si j'étais une jeune fille ro- ntique, je dirais maintenant un long mono- ue sur la tristesse d'un amour malheureux. aurais des choses à dire, et de très jolies. pourrais faire pleurer tout le monde ! Mais teur ne veut pas que je vous fasse pleu- il dit que vous n'êtes pas venus pour cela. , je prétends que vous aimez beaucoup être us, et que certainement ce serait un grand cès si avec mon histoire je pouvais vous r des larmes. Mais non, je n'ai pas le droit vous dire pourquoi je suis triste, et que tout remue-ménage dans la maison depuis quel- s jours ne m'a apporté que des chagrins. dois me taire. Pourtant, l'histoire d'une jeu- fille follement éprise d'un garçon qu'elle naît à peine, qui est timide, mais qui, dans nagination d'un frère l'embrasse avec pas- n, alors qu'il est vraiment terriblement ti- le, cela pourrait être bien émouvant. Je nprends pourquoi tante Alice est devenue e. Je ne veux pas la voir, j'ai peur de de- ir folle moi aussi. Folle d'amour ! Enfin, 'ai pas le droit de dire toutes ces choses...

La porte s'ouvre, entre Philippe.

NICOLE. — Philippe !

PHILIPPE. — Oui, Nicole, j'ai vu votre père tter la maison. Voilà un long moment que je guette votre porte. Yolande a ouvert en fermant les yeux. Elle a dit en me laissant entrer : « Tiens, j'aurais juré que l'on avait sonné ! »

NICOLE. — Vous savez que maman n'aime pas nous savoir seuls.

PHILIPPE. — Nicole ! Quel risque courez-vous avec moi ! Je ne suis pas un ogre !

NICOLE. — Oh ! non.

PHILIPPE. — Vous savez qu'en ma présence, personne ne pourrait vous faire du mal.

NICOLE. — Je sais. Mais là n'est pas la question. Il n'est pas convenable qu'une jeune fille se trouve seule dans une chambre avec un jeune homme.

PHILIPPE. — Nicole ! J'attends des heures durant, je brave toutes les consignes, je brûle tous les obstacles, pour le seul plaisir de vous voir devant moi quelques minutes et voilà comment vous m'accueillez !

NICOLE. — Je sais, Philippe, vous avez de la constance et du courage.

PHILIPPE. — Il m'en faut beaucoup avec votre père. C'est un homme étrange. Il me flanque à la porte chaque fois que je me présente. Je ne sais pas pourquoi, j'ai le don de le mettre hors de lui.

NICOLE. — Vous n'êtes pas seul à avoir ce don !

PHILIPPE. — Je vous aime. Je voulais vous voir. Je vous ai vue. Maintenant je vous laisse.

NICOLE. — Vous me laissez ?

PHILIPPE. — Si votre père rentrait, il me faudrait de nouveau affronter sa colère.

NICOLE. — Il ne rentrera pas encore.

PHILIPPE. — Et puis, ne m'avez-vous pas dit que ma présence ici n'était pas convenable ?

NICOLE. — Si.

PHILIPPE. — Et que votre mère elle-même n'aimerait pas nous savoir seuls dans une chambre.

NICOLE. — Oui.

PHILIPPE. — Alors, je vous laisse !

NICOLE. — Oui, c'est plus raisonnable.

PHILIPPE. — Au revoir.

NICOLE, *énergique.* — Venez donc vous asseoir.

PHILIPPE. — Et si votre père rentre ?

NICOLE. — M'aimez-vous ?

PHILIPPE. — Oui.

NICOLE. — Alors prenez le risque.

PHILIPPE. — Quel risque ?

NICOLE. — Mon père vous tuera, ou tout s'arrangera !

PHILIPPE, *inquiet.* — Alors, je reste ?

NICOLE. — C'est votre affaire !

PHILIPPE, *s'efforçant au courage.* — Alors, je reste !

Il s'assied à côté de Nicole sur la table.

NICOLE. — Vous êtes un étrange garçon... Pas garçon du tout !

PHILIPPE. — Moi, je ne suis pas un garçon ? Je viens ici au péril de... ma vie !

NICOLE. — Vous bravez toutes les consignes pour me voir un court instant, mais quand

vous êtes là, vous fuyez ! Et quand ma mère et Georges sont présents, vous me donnez la main, et pour me parler, vous vous retirez à vingt mètres de moi ! Je ne sais quoi penser. On dirait que vous avez peur de me toucher !

PHILIPPE. — Il y a bien un peu de cela.

NICOLE. — Etes-vous toujours aussi timide ? Et ne savez-vous jamais parler de ce que vous aimez ?

PHILIPPE. — Je me battrais avec un lion, mais quand je vous vois, je n'ai plus aucune force. D'ailleurs, je n'ai jamais su parler à une jeune fille. Avant de venir ici — non, vous allez me trouver ridicule !

NICOLE. — Mais non !

PHILIPPE. — Tant pis ! Avant de venir ici, je me mets devant une glace et je vous fais un grand discours. J'ai tous les courages, alors, et même, je crois que ce que je dis c'est bien.

NICOLE. — Vous croyez, seulement ?

PHILIPPE. — J'en suis certain ! Je me réjouis, je pense : « Ah ! comme elle va être surprise, et comme elle va être heureuse quand je vais lui dire tout cela ! Ah ! Comme elle va sentir combien je l'aime. »

NICOLE. — Et puis ?

PHILIPPE. — Et puis, je me trouve devant vous, et couic ! J'ai la gorge fermée. Sitôt que je vous vois, je suis terrassé par une angine, et je deviens aphone.

NICOLE. — C'est affreux ce que vous dites là !

PHILIPPE. — Mais non ! Il n'y a pas tant d'amours qui donnent des angines !

NICOLE. — Car, vraiment, vous m'aimez ?

PHILIPPE. — Vous ne le croyez pas ?

NICOLE. — Je ne sais pas moi, je ne sais plus ! Si vous répétiez ce que vous dites à votre miroir, peut-être le saurais-je.

PHILIPPE. — Oui... Oh, je sens bien que je n'oserai jamais.

NICOLE. — Faites un effort !

PHILIPPE. — Eh bien, voilà ! *(Il veut parler, mais il est aphone tout à coup, il montre sa gorge, désespéré.)* C'est fini !

NICOLE, *mécontente.* — C'est un cas !... Voyez-vous, Philippe, comme amoureux je vous trouve insuffisant.

PHILIPPE. — Nicole ! Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

NICOLE. — Mais oui. Vous êtes un amoureux qui jamais ne parle d'amour. Pour un amoureux c'est insuffisant !

PHILIPPE. — Nicole !

NICOLE. — Enfin, Philippe, vous avez déjà embrassé une jeune fille ?

PHILIPPE. — Moi ! Jamais !

NICOLE. — Ah ! C'est dommage.

PHILIPPE. — Nicole !

NICOLE. — Vous avez des dons !

PHILIPPE. — Mais Nicole, comment pouvez-vous dire cela ?

NICOLE. — J'en suis sûre ! Vous vous méconnaissez, Philippe. Quand vous le voulez, vous êtes un charmant amoureux timide, et vous sauriez être un amoureux... vrai... qui ferait pas regretter l'autre !

PHILIPPE. — Vous vous moquez de moi

NICOLE. — Pas du tout ! Je le pense Georges aussi le pense !

PHILIPPE. — Oh ! Georges vous a racc des histoires ! Entre garçons, on bluffe un on exagère beaucoup. J'ai inventé des av tures à l'usage des amis. Georges m'a Vous comprenez, je n'aurais pas aimé a l'air ridicule !

NICOLE, *entêtée.* — Eh bien, moi je suis s que vous avez des dons ! Je vous vois emb ser très bien. *(Philippe dans un moment courage, embrasse timidement Nicole sur joue. Nicole sursaute.)* Philippe !

PHILIPPE. — Mais Nicole !

NICOLE. — Vous êtes fou !

PHILIPPE. — Je vois que vous êtes fâché

NICOLE. — Fâchée ? Non. Mais comme v y allez tout à coup !

PHILIPPE. — Oh ! Ce n'était pas bien rible !

NICOLE, *troublée.* — Non, ce n'était mê pas terrible du tout... Mais... Sauvez-vous ma tenant ! On pourrait venir...

PHILIPPE. — Si c'était votre mère, elle trouverait pas cela vraiment mal...

NICOLE. — Mais si c'était mon père, il v tuerait !

PHILIPPE. — Cela finira comme cela. Vo mère ne saura jamais le convaincre.

Entre Mme Marcelin.

Mme MARCELIN. — J'ai vu votre père ce tin, Philippe.

PHILIPPE. — Mon père ? Où donc, madam

Mme MARCELIN. — A la Préfecture. Je lui parlé de Nicole et de vous.

PHILIPPE. — Oh ! Madame !

Mme MARCELIN. — Oui : « Oh ! Madame C'est un homme fort agréable votre père, m bien entêté.

NICOLE, *elle pleure.* — Personne ne veut nous nous marrions !

Mme MARCELIN. — Mais moi, je le veux ! beaucoup de volonté en réserve. Pendant années, j'ai précieusement accumulé ma lonté, j'en ai été fort parcimonieuse, je thésaurisée comme une cigale des vern seaux, et je vous dis que de votre mariage fais mon affaire.

PHILIPPE. — Je vais parler à mon père

Mme MARCELIN. — Je vous le défends bie Vous ne soufflerez mot. J'ai mon plan. M maintenant, mon petit Philippe, disparais tout de suite !

PHILIPPE. — Pourrai-je revenir ?

Mme MARCELIN. — Bien sûr, comme d'h tude.

PHILIPPE. — Au revoir, Nicole !

NICOLE. — A demain. *(Philippe sort.)* lippe ne pourra plus venir ici, son père le défendra.

Mme MARCELIN. — Son père n'en aura le temps !

ICOLE, *elle pleure.* — Et si, un jour, père Philippe ici, vous savez qu'il le tuera !

me MARCELIN. — Ton père ne tuera plus onne ! Va dans ta chambre, et laisse-moi e.

Nicole sort. Entre M. Marcelin.

. MARCELIN. — Il n'est pas possible que, s cette maison, on ne connaisse plus que olie, Thérèse !

me MARCELIN. — Je vous dis qu'il faut vous ir de la tête que le bonheur engendre for- ent le désordre ! Il y a en France des sa- s à tous les échelons de notre organisa- sociale et politique. Il y a les satyres de age, les satyres de canton, les satyres de e. Vous, je vous classe parmi les satyres sous-préfecture... N'en parlons plus ! En- e une fois, dans mon esprit cela est désor- s sans importance aucune. Je ne veux pas, simplement, que mes enfants suivent emple de leur tante Alice et soient bons jour ou l'autre pour le cabanon.

Charles fait entrer Alice qui porte une robe et un chapeau extravagants. Georges les suit.

LE MINISTRE. — Allons, Alice, venez ! dou- ient !

ALICE, *elle entre lentement.* — Le buffet ! retrouve tout, Thérèse ! Tout ! tu n'as pas ngé un meuble de place. Et même les roses is le vase sont toujours les mêmes. Com- nt fais-tu pour les conserver pendant des iées ? Il faudra me le dire, Maurice adore fleurs ! *(Elle voit M. Marcelin.)* Oh !

Elle s'arrête.

LE MINISTRE. — Allons, venez Alice, ne crai- ez rien ! *(A M. Marcelin :)* Figurez-vous, rien, qu'Alice ne voulait pas venir. Elle m'a mandé si vos ailes étaient toujours noires. l'ai rassurée, je lui ai dit qu'elles avaient nchi avec l'âge. N'est-ce pas ?

ALICE, *elle ne bouge pas, à Thérèse Marce-* . — Tu m'avais dit qu'il était attaché.

me MARCELIN. — Mais il l'est ! Tu vois en la chaînette qui lie une de ses pattes au iteuil !

ALICE. — Je ne vois rien !

me MARCELIN. — Mais si, là, regarde ! Il peut pas aller plus loin.

M. MARCELIN. — J'aurai tout supporté !

Alice avec précaution avance jusqu'au milieu de la pièce.

ALICE, *elle désigne Georges.* — Ce jeune mme qui nous suit partout, qui est-ce ?

me MARCELIN. — Mais je te l'ai dit déjà ! est ton neveu. C'est Georges ! Il a été très alade et il voulait te voir.

ALICE. — Comme il est gentil ! Un beau rçon. *(A Georges :)* Tu peux m'embrasser, on chéri. *(Georges embrasse Alice.)* Il em- asse bien, mais rien de commun avec Mau- ce. Absolument rien. *(A Georges :)* Embras- -moi encore une fois. *(Elle saisit Georges par les oreilles et l'embrasse sur la bouche.)* Oui... absolument aucune comparaison possible.

GEORGES. — Comment allez-vous, tante Alice ?

ALICE. — Nous allons bien. *(Après s'être assuré qu'elle voit la chaînette qui attache M. Marcelin, elle s'assied.)* Ton oncle Maurice — c'est drôle de dire : « Ton oncle Maurice » car le cher chéri a ton âge — va bien. Il a consenti à me laisser partir, mais je dois être rentrée pour 4 heures.

GEORGES. — Vous êtes venue sans lui ?

ALICE, *elle regarde d'un œil soupçonneux M. Marcelin.* — Oui. C'est un être exquis, Maurice, et si sensible ! Il adore les moineaux, les rossignols, les hirondelles, les martinets, par contre... il a les corbeaux en horreur. Il dit que cela porte malheur, un corbeau ! Et puis c'est hypocrite !

GEORGES. — Pourquoi hypocrite ?

ALICE. — Quelle question ridicule ! *(A Thérèse :)* Il est idiot cet enfant ! Un corbeau c'est hypocrite. Ne me demande pas pourquoi ! Maurice ne veut pas en voir.

M. MARCELIN. — Vous savez bien, Alice, que Maurice n'existe pas !

Mme MARCELIN. — Adrien !

M. MARCELIN. — Alice, je vous ai fait venir pour éclaircir quelques questions qui restent confuses dans l'esprit de Georges.

ALICE. — Tout a toujours été confusion ici ! Dans ma maison, maintenant, avec Maurice, tout est si clair !

M. MARCELIN. — Je voudrais, Alice, que vous disiez à Georges, que je ne vous ai pas empêchée de partir avec Maurice.

ALICE. — Personne ne pouvait nous empêcher de partir ensemble ! Je l'ai toujours dit à Maurice : « Tu es injuste avec le corbeau. Après notre départ il aurait pu planer au-dessus du cirque en croassant, cela aurait donné l'éveil et nous aurions été découverts. » Mais Maurice n'aime pas Adrien. Il dit qu'il voulait me violer ! Il croit toujours que tout le monde veut me violer !... Il n'a pas tort d'ailleurs. Je plais énormément ! Et quand il me prend dans ses bras, il me dit que c'est pour voir s'il n'y a personne à sa place !

M. MARCELIN. — Alice, vous savez bien que vous ne vivez pas avec Maurice. Vous savez bien qu'à cet acrobate de cirque ambulant, que vous avez appelé Maurice, vous n'avez jamais parlé. Vous savez bien que le cirque est reparti, et qu'alors nous avons dû nous séparer de vous, tant vous étiez persuadée que vous viviez avec un homme qui ne vous connaissait même pas.

ALICE, *à Thérèse.* — Qu'est-ce qu'il dit ?

Mme MARCELIN. — Il ne dit rien.

ALICE. — Si. Il dit que Maurice n'existe pas ! *(Elle rit.)* Maurice va en mourir de rire, quand je vais lui raconter cela ! *(A M. Marcelin :)* Eh bien oui, vous avez raison, Maurice n'existe pas ! *(A Thérèse :)* Je ne voudrais pas que tu aies des ennuis à cause de moi !

M. MARCELIN. — Alice, vous êtes depuis dix ans dans une maison de santé. Il faut que Georges sache la vérité. Il faut que Georges sache que si nous nous sommes séparés de vous, ce n'était pas pour vous empêcher de suivre Maurice, mais parce que vous étiez malade.

ALICE. — Je viens de vous dire que vous ne m'avez pas empêché de suivre Maurice. Cela doit vous suffire.

M. MARCELIN. — Tu entends, Georges ?

ALICE, *à Georges.* — Non, il a été parfait ! Maurice et moi nous n'avons jamais été inquiétés.

LE MINISTRE. — Après votre départ, vous avez vécu dans une roulotte ?

ALICE. — Oui... C'était très amusant, mais Maurice a vite gagné beaucoup d'argent et nous avons acheté la maison que nous habitons maintenant.

GEORGES. — C'est une grande maison ?

M. MARCELIN. — Trente malades !

ALICE, *peinée.* — Ce n'est pas gentil, Adrien, de nommer nos invités des malades. Ce sont des gens pauvres que Maurice et moi nous avons recueillis. Maurice est si bon. Il m'a demandé d'accueillir chez nous ces déshérités. Naturellement, je ne leur parle jamais. Vous pensez, tout de même ! Mais ils sont là, ils vivent là, des domestiques s'occupent d'eux et Maurice paye pour tout le monde.

GEORGES. — Il est donc si riche, Maurice ?

ALICE. — Oh ! Il était très pauvre, le pauvre chéri ! Il n'avait que son maillot d'acrobate. Quand je sortais avec lui le dimanche, tout le monde se retournait sur lui. Il était si beau. Mais lui, tous ces gens qui l'admiraient, toutes ces femmes les yeux accrochés à son corps, le gênaient : « Il faut que je devienne riche, disait-il, et je me ferai faire un beau costume. Et toi, tu auras de belles robes, et des bijoux, des diamants, des perles, et puis nous achèterons une maison. » Le pauvre chéri a tenu parole. Il est devenu très riche.

M. MARCELIN. — Je voudrais bien savoir comment il a fait ?

ALICE. — Oh ! Je vais vous le dire, Adrien ! Mais vous ne saurez pas user de sa méthode, et vous resterez toujours un pauvre petit corbeau besogneux. C'est uniquement une question de volonté. Maurice a dit : « Je veux être riche, je veux être très riche ! » Et il est devenu très, très riche !

GEORGES. — C'est merveilleux ! Moi aussi je vais dire : « Je veux être très, très riche ! »

ALICE. — Mais non, Georges, tu ne sauras pas le dire, toi, et Adrien non plus ne saura pas le dire ! *(Elle regarde les pieds de M. Marcelin.)* Il faut une grande force de volonté. Il faut aimer de toutes ses forces. Maurice me dit toujours : « Si je ne t'avais pas aimée, je ne serais jamais devenu riche ». Et c'est vrai. Il est devenu riche uniquement pour m'acheter de belles robes et des diamants, et des colliers de perles ! Naturellement, je ne les porte jamais dans la journée, ni devant le monde. Je ne voudrais pas faire de peine a pauvres qui nous entourent. Mais, le so quand Maurice et moi nous sommes seuls da notre chambre, alors nous fermons notre po et je mets mes belles robes et je mets mes joux, et Maurice, lui, il se vêt de son maill car aucun de ses cinquante costumes ne va aussi bien que son maillot, et nous danso ensemble des valses, des valses, des vals des valses !

GEORGES. — Votre vie est merveilleuse, ta te Alice !

ALICE. — Oui. Je suis très heureuse. Ma rice a de si charmantes attentions. L'autre so tandis que nous dansions une valse, j'ai t lement ri, j'étais si énervée, que je me su cognée contre un mur et je me suis fait m *(Elle montre son bras.)* Tenez, on voit enco des marques ici. Eh bien, Maurice a fait ca tonner les murs d'une chambre avec un épa molleton, et maintenant quand nous voulo danser, c'est là où nous allons et nous tou noyons et nous rions et je ne risque plus me faire mal. N'est-ce pas là une attenti délicate ? Et parfois quand nous avons fi de danser, hop ! nous allons à la douche e semble, et nous sautons dans l'eau, et no nous amusons comme des enfants !

Mme MARCELIN, *tristement.* — C'est merve leux, Alice !

ALICE. — Oui, c'est merveilleux ! Si tu ava épousé Victor, toi aussi tu aurais été heureus *(Elle regarde Adrien avec méfiance.)* C'éta un charmant garçon ; mais tu as préféré u corbeau ! *(Elle chante :)* « Maître Corbe sur un arbre ! » *(Elle rit.)* Tout ce qui t'e arrivé est de ta faute. Tu ne serais pas obl gée d'attacher Adrien quand tu reçois des i vités !

Mme MARCELIN. — Alice, quand tu habita ici, comment Adrien se comportait-il ave toi ?

ALICE. — Il a toujours été parfaitement gro sier, méchant et insupportable !

M. MARCELIN. — Moi, je vous ai supporté dix ans !

ALICE. — Quand Maurice voit un corbea il prend son fusil et il tire. Il ne vous suppo terait pas dix ans !

Mme MARCELIN. — Adrien a toujours été co rect avec toi, Alice. De quoi te plains-tu ?

ALICE. — Il a toujours été correct ! Un co beau est toujours correct avec ses plumes no res ! Il dort tout habillé ! Maurice et m nous dormons tout nus...

Mme MARCELIN. — Alice !

ALICE. — Nous dormons tout nus ! Un chemise entre nous nous éloignerait autan l'un de l'autre que si nous étions chacun su le rivage opposé d'un océan. D'ailleurs, tou les jeunes gens que j'ai connus dormaient tou nus !

LE MINISTRE. — Vous avez connu beaucou de jeunes gens, Alice ?

ALICE. — Tous les jeunes gens que j'ai vu je les ai connus !

LE MINISTRE. — Avant Maurice ?

ALICE. — Oh oui ! Avant Maurice. Mais aujourd'hui encore, à peine Maurice me laisse-t-il seule un instant qu'un jeune homme entre et me viole ! Ils guettent tous derrière la porte le départ de mon pauvre chéri. Mais il s'en rend compte et il ne me laisse plus seule que rarement. Avant-hier, à peine était-il sorti, qu'un jeune jardinier est rentré ; un garçon charmant ma foi, il tenait un bouquet de roses avec lequel il m'a aveuglée, et il m'a prise sans que j'ai eu le temps de faire ouf ! Je n'en ai rien dit à Maurice. Il n'aurait pas été content.

Mme MARCELIN. — Ici, Alice, tu ne courais pas tous ces risques !

ALICE. — Ici, je ne courais aucun risque... Mais je ne me plains pas.

M. MARCELIN. — Vous entendez, Thérèse ? Tu entends, Georges ?

ALICE. — Oui, il faut savoir prendre ses risques. Ainsi avec Maurice, je craignais qu'après quelques années, il se lasserait de moi. Eh bien ! Pas du tout ! Chaque jour il m'aime davantage. J'en suis toute confuse parfois !

Elle rit, avec confusion, comme une petite fille.

GEORGES. — Pourquoi riez-vous, tante Alice ?

ALICE. — Ton oncle Maurice est vraiment un garnement ! Nous avons beaucoup de monde autour de nous, eh bien il n'est aucune préférence qui le retienne. La douche, c'est son endroit de prédilection ! Tout le temps, n'importe où, devant n'importe qui ! Je lui dit : « Pas ici, Maurice, on nous regarde. » Mais rien ne peut le retenir... Hier, dans le parc, une vieille dame passait à côté de nous, il s'en est moqué. Naturellement, j'ai souri, j'ai fait comme si tout était naturel. La vieille dame était très bien élevée, en passant à côté de nous, elle a dit : « Bonsoir, madame. Il fait beau aujourd'hui. » J'ai pris une contenance. J'ai répondu : « Bonsoir, madame. Il fait très beau. » Mais j'ai eu beaucoup de mal ! Seulement, il n'y a rien à faire. Maurice est gâté ! Et comme je l'adore, il me suffit de voir son joli visage malheureux et je cède. *(M. Marcelin fait un pas. Alice pousse un cri.)* Thérèse ! Je t'ai dit qu'il n'était pas attaché !

Elle veut se sauver.

Mme MARCELIN. — Mais non ! Il ne peut pas aller plus loin !

M. MARCELIN. — Alice, il est donc bien entendu que je ne vous ai pas empêché de rejoindre Maurice ?

ALICE. — C'est vrai !

M. MARCELIN. — J'ai toujours été correct avec vous ?

ALICE. — C'est vrai ! *(A Thérèse :)* Mais il n'y avait aucun mérite ! Comment n'être pas correct avec toutes ces plumes ! Maurice lui n'est pas correct. Quand il est nu, il est tout nu. Pas une plume ! Et même dans son maillot, il n'est pas correct !

M. MARCELIN. — C'est tout ce que je désirais vous entendre dire ! La vérité a éclaté ! *(A Georges :)* Es-tu convaincu ? N'as-tu pas honte de tout ce que tu as imaginé ?

GEORGES. — Mais père...

M. MARCELIN. — Et vous Thérèse ? J'ai assez souffert de toutes vos insinuations ! Je reprends ma place ici. *(A Georges :)* Toi, tu vas renoncer à cette idée ridicule de faire du théâtre ! *(A Thérèse :)* Et vous, vous me ferez la grâce de ne plus me parler du mariage de Nicole avec ce garnement. Je vous préviens, Thérèse, que si je vois un jour ce garçon ici, je lui casserai les reins et les côtes.

Mme MARCELIN. — Encore ! Je vous retrouve !

ALICE. — Qu'est-ce qu'il dit ?

Mme MARCELIN. — Tu l'entends bien !

ALICE. — J'entends croâ ! croâ !

M. MARCELIN, *il s'approche d'Alice.* — Vous, vous allez retourner à votre château ! Vos pauvres et Maurice vous attendent !

ALICE. — Mais il a bougé ! Il a cassé sa chaîne !

M. MARCELIN. — Oui, Alice, j'ai cassé ma chaîne !

ALICE, *à Thérèse.* — Vous l'entendez ! N'approchez pas, ou j'appelle Maurice ! Il vous tuera !

M. MARCELIN. — Cela suffit comme cela ! Emmenez-la !

ALICE, *elle reprend son sang-froid et tout à coup, elle se met à rire, elle s'approche de Thérèse Marcelin et désigne Adrien.* — Est-ce qu'il se promène souvent encore, en chemise de nuit dans le couloir ?

Mme MARCELIN. — Qu'est-ce que tu dis Alice ?

ALICE. — Je te demande s'il se promène souvent encore, en chemise de nuit dans les couloirs ? A quoi cela sert une chemise de nuit sur des plumes ? *(Elle crie :)* Hein ? A quoi cela peut-il servir ? Hein ? C'est un fou !

Mme MARCELIN. — Quand l'as-tu vu en chemise de nuit ? Et que faisait-il ?

ALICE. — Je n'ai jamais voulu te le dire, mais la nuit, il frappait aux portes. *(Elle frappe du doigt en cadence sur la table.)* Il correspondait en morse, avec les corbeaux du jardin ! Il frappait du bec à toutes les portes ! *(Elle frappe sur la table.)* A la mienne, à celle de Rose... *(Elle frappe.)* Et les corbeaux du jardin répondaient ! *(Elle frappe encore.)* C'était tellement angoissant ! Mais un soir Georges l'a surpris. Il ne te l'a jamais dit ?

Mme MARCELIN. — Jamais !

ALICE. — Eh bien, demande-lui si c'est vrai ! *(A Georges.)* Si tu avais douze ans, tu t'en souviendrais, parce que cela aurait été hier soir. Quelle heure est-il ?

Mme MARCELIN. — Je vais te raccompagner Alice. Nous savons ce que nous voulions savoir.

ALICE. — Partons ! Il faut que je rentre !

Pensez donc ! C'est la première fois que Maurice et moi nous nous quittons depuis dix ans. Et c'était pour que je puisse venir te voir Georges, parce que tu as été malade.

GEORGES, *très triste.* — Vous remercierez oncle Maurice.

ALICE. — Cela lui fera plaisir. Et peut-être me permettra-t-il de revenir une autre fois.

GEORGES. — Oui, tante Alice, revenez souvent.

ALICE. — Il ne faudra pas abuser. Tous les dix ou quinze ans, pas plus !

GEORGES. — C'est cela, tante Alice.

M. MARCELIN. — Alice, je vous en prie, répétez que je n'ai jamais été incorrect avec vous !

Mme MARCELIN. — Je crois, Adrien, que votre fils et votre cousin sont amplement informés ! Alice, tu es prête ?

ALICE. — Oui. *(A Adrien :)* Correct ! Toujours correct ! Correct ! Croâ ! Croâ ! Au revoir tous ! Tu viens, Georges ?

Elle cligne de l'œil.

Mme MARCELIN. — Charles va t'accompagner, Alice.

ALICE, *elle fait un clin d'œil à Georges.* — Ce serait plus gentil si Georges seul, m'accompagnait !

Mme MARCELIN. — Mais te rends-tu compte Alice ? Charles est Ministre des Affaires Etrangères. C'est un honneur pour toi de faire ta rentrée au château à ses côtés !

ALICE, *elle rit.* — Cousin Charles est Ministre des Affaires Etrangères. Eh bien, c'est entendu ! *(Au Ministre des Affaires Etrangères :)* Venez, Excellence, nous rentrerons ensemble. Mais vous permettez, je passe d'abord, moi je suis une enfant de la balle... et du bilboquet !

Elle sort, suivie du Ministre et de Georges.

Mme MARCELIN. — Nous voici seuls. Vous avez appelé mon cousin Charles et vous croyez que c'est à ses discours que je me suis rendu et que je reste pour sauver les apparences ? Vous vous trompez. Je ne serais pas partie La jeune fille que Victor a connue n'existe plus, je ne voudrais pas lui apporter le fantôme de son amour. Je ne supporterais pas son premier regard, si j'y voyais, ne serait-ce qu'une seule seconde, l'éclair d'une déception Je resterai ici. Je continuerai de vieillir auprès de vous. Je me dessècherai comme une momie et la seule joie de ma vie, sera cette carte postale que je continuerai de recevoir le 7 de chaque mois.

M. MARCELIN. — Thérèse, vous m'avez faite beaucoup de peine...

Mme MARCELIN. — Je ne vous passerai plus rien. Je défendrai contre vous le bonheur de mes enfants.

M. MARCELIN. — Tout cela pour une chemise ! Vous abusez de la situation !

Mme MARCELIN. — Vous en avez abusé assez longtemps. Il suffit d'un bout de lettre, d'un mot rapporté, parfois d'un regard pour bouleverser une vie. N'en parlons plus. *(Elle va prendre sa tapisserie dans un tiroir du buffet et revient s'asseoir devant la table, comme au premier acte. M. Marcelin la regarde, puis va s'asseoir, lui aussi, à sa place habituelle. Mme Marcelin reprend sa broderie et M. Marcelin la lecture de son journal. Après un long silence, et sans lever la tête de son ouvrage :)* Rien de neuf à l'étude, Adrien ?

M. MARCELIN, *comme au 1er acte, répond d'abord avec vivacité.* — Vous savez que j'ai horreur de... *(Mme Marcelin le regarde. Il se rend compte qu'il n'a plus le droit de se mettre en colère et termine sa phrase presque humblement :)* Non, Thérèse, rien de neuf...

Nouveau silence. Le coucou se fait entendre cinq fois.

Mme MARCELIN. — Cinq heures...

Et lentement descend le

RIDEAU

Alice. Maurice. M. Marcelin.

Philippe. M. Marcelin.

ALICE, *à Maurice* ; ils s'asseoient sur la table et s'embrassent. — *C'est tout de même plus agréable que sur un buffet.* (ACTE II.)

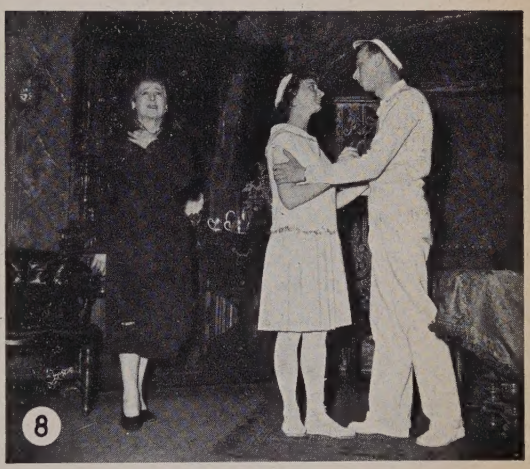
M. MARCELIN. — *Comme ça ! Tout simplement ! Et pour rentrer ici vous avez traversé les murs ?* (ACTE II.)

M^me^ MARCELIN JEUNE. — *Je sais, Victor. Mais avec vous ne serait-ce pas l'aventure ?* (ACTE II.)

M. MARCELIN. — *Charles ! Je vous prends à témoin ! Dites quelque chose. C'est impossible !* (ACTE III.)

ALICE. — *Oui. C'est un être exquis, Maurice, et si sensible ! Il adore les moineaux, les rossignols, les hirondelles...* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)



M^me^ Marcelin. M^me^ Marcelin jeune. Victor.

Le Ministre. M. Marcelin. M^me^ Marcelin.

Georges. Le Ministre. Alice. M^me^ et M. Marcelin.

"QUARANTE ET QUATRE" DEVANT LA CRITIQUE

C'EST une comédie fine et brillante que ce *Quarante et Quatre* de Jean Davray, joué au Théâtre Michel. L'auteur de *Dominique et Dominique* savait sans doute qu'un premier succès expose à des suites fâcheuses, que nous autres critiques, bienveillants en principe (je dis en principe) pour les dramaturges débutants, nous sommes enclins à leur faire payer, lors de leur seconde pièce, les éloges que nous avons donnés à la première. Il s'est donc méfié. Il a fait en sorte de mettre, dans *Quarante et Quatre*, plus d'ingéniosité, plus d'invention, plus d'émotion, et un peu plus d'âpreté — une touche — que dans *Dominique et Dominique*. *Dominique et Dominique* surprenait et séduisait surtout par une idée, une très bonne idée de pièce, dont l'auteur se bornait, durant trois actes élégants, peu secs, un peu courts, d'exploiter les ressources, de tirer les conséquences.

Cette fois, l'œuvre est plus étoffée, les personnages principaux prennent plus de consistance, il y a un jaillissement d'invention, des détours, des surprises. Les deux pièces sont très différentes l'une de l'autre. Elles ont pourtant quelque chose de commun, qui est dans un jeu dramatique d'inspiration assez pirandellienne, dans les échanges qui s'établissent entre le réel et l'irréel, entre le vraisemblable et l'invraisemblable, entre le quotidien et cette forme aimable du miracle qui s'appelle le saugrenu, entre le monde de l'expérience sensible, comme disent les manuels de philosophie, et le monde de l'imaginaire.

THIERRY MAULNIER,
dans *Combat*.

ANNONCÉE ici depuis longtemps, la relève des auteurs dramatiques en vogue par des confrères plus jeunes, plus directs, moins servilement empêtrés dans la mauvaise littérature et les poncifs périmés, commence à se dessiner vigoureusement cette saison. Après la charmante *Cuisine des Anges*, de M. Husson, voici que M. Jean Davray, brillant débutant l'an dernier sur cette même scène avec *Dominique et Dominique*, nous offre une deuxième œuvre infiniment originale, remarquablement construite, qui allie à la fantaisie la plus gracieuse le comique le plus franc.

Il y a, entre les écrivains dramatiques de cette nouvelle génération, malgré les différences de tempéraments, un certain air de famille. Ils ont une commune tendance à mêler dans leurs œuvres à une peinture minutieuse, réaliste à la manière de Georges Ancey, de l'existence quotidienne, une poésie féerique, une liberté dans l'expression scénique, directement issue du théâtre de Giraudoux, Pirandello, et de certaines pièces shakespeariennes. Ainsi paraît se dessiner peu à peu, et sans qu'on y prenne garde, une sorte de fusion entre deux formules théâtrales également dépassées et pourtant complémentaires, une troisième forme scénique, héritière de l'une et de l'autre, qui les amalgame et les concilie, en n'en conservant que ce qu'elles avaient d'éternel et de pratiquement utilisable. Théâtre de l'avenir ? C'est bien possible. En tout cas, le fait que *Quarante et Quatre* suggère ces hypothèses prouve que la pièce de M. Davray dépasse peut-être en importance le succès d'une comédie ordinaire. Il n'est pas interdit de penser qu'elle pourrait bien marquer une date dans l'évolution du théâtre de demain.

L'action se déroule sur plusieurs plans à la fois : réel, irréel, présent, passé. Nous saisissons dans le même instant l'aspect quotidien des personnages, leur paysage intérieur, les images qu'ils se forment dans leur être intime de cette réalité quotidienne. L'auteur évolue avec virtuosité d'un plan à l'autre, nous fait passer, sans le moindre heurt ni la moindre difficulté d'une scène parfaitement réelle à une autre purement imaginaire, des réactions de Mme Thérèse Marcelin, bourgeoise de cinquante ans, à l'image que se forme de sa mère son fils malade, dans le kaléidoscope de la fièvre, quand elle avait seize ans. C'est de la haute voltige dramatique. Le miracle, c'est que tout reste parfaitement clair. Les différentes actions, sur leurs différents plans, s'enchaînent et se déroulent avec une logique parfaite. L'auteur ne nous en montre que l'essentiel, suggère sans insister, nous livre en quelques mots le contenu d'un être, son drame particulier, ses espoirs, ses faillites et ses rêves. Une grande pièce, et une éclatante réussite.

ANDRÉ-PAUL ANTOINE,
dans *Aux Ecoutes*.

DANS le rôle de meneur de jeu, M. Maurice Teynac déploie une force comique qui le désigne pour succéder à Max Dearly, M. Paul Oettly donne beaucoup de relief à sa caricature du bourgeois égaré dans le merveilleux. Mlle Claude Génia joue avec un talent saisissant la scène difficile de la démence et il faut complimenter également Mme Jeanne Provost, d'un tact parfait, M. Daniel Crouet et Mlle Nicole Ladmiral qui n'est peut-être pas une comédienne éprouvée mais qui possède un don bien rare, celui d'une mystérieuse pureté.

Il est juste d'associer au nom de M. Jean Davray celui de M. Raymond Rouleau sans lequel « les choses ne seraient pas ce qu'elles sont ». Sa mise en scène nimbe d'une irréelle poésie ce ballet que dansent les ombres dans un décor arachnéen de Lila de Nobili. Un chef-d'œuvre.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1952